SIXIÈME ANNÉE. — N° 128 1er MAI 1902 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES.

L'ECHO DU MERVEILLEUX

REVUE BI MENSUELLE

A PROPOS DE Mme PIPER

La question de l'identité des esprits

J'ai résumé, en toute impartialité, dans le numéro du 1er avril, l'ouvrage de M. Sage sur Mme Piper et j'en ai, dans le numéro suivant, reproduit, presque intégralement, le chapitre essentiel, celui que l'auteur consacre au principal « contrôle » du célèbre médium américain sous ce titre : « Comment George Pelham a établi son identité ».

Les lecteurs de l'*Echo du Merveilleux* ont donc eu sous les yeux tous les éléments du problème si souvent discuté, qui se pose à nouveau à l'occasion de cet ouvrage. Ce problème est celui de savoir s'il est possible de démontrer, d'une façon positive et scientifique, que les « esprits » qui se communiquent à nous par l'intermédiaire des médiums, sont réellement les personnages défunts — désincarnés, comme disent les Spirites — dont ils prennent les noms et qu'ils prétendent être.

Mon avis, après comme avant la lecture de *Madame Piper et la Société Anglo-Américaine pour les recherches psychiques*, c'est que cette preuve ne peut pas être faite ou que, du moins, à l'heure actuelle, elle n'a pas été faite encore.

Pour motiver cette proposition, je considérerai d'abord, à un point de vue général, les diverses manifestations de la médiumnité de Mme Piper, puis j'analyserai et je discuterai en particulier le groupe de ces manifestations qui sont relatives à George Pelham, puisqu'aussi bien ce sont ces dernières qui constituent, d'après M. Sage lui-même, les preuves les plus décisives en faveur de sa thèse.

L'impression irrésistible qui se dégage de l'ensemble des communications obtenues par l'intermédiaire de Mme Piper (mais surtout de celles qui se rapportent aux premiers temps de sa médiumnité), c'est une impression d'incertitude, de trouble et de mystification.

Comme dans la plus banale des séances de typtologie, toutes sortes de personnages venaient, à tour de rôle, dire leur mot. C'étaient une actrice, Mrs Siddons, un musicien, Jean Sébastien Bach, un poète, Longfellow, un milliardaire, Vanderbilt, une jeune italienne, Loretta Ponchini, une indienne qui se faisait appeler Chlorine. Un beau soir Jean-Sébastien Bach annonça que lui et tous ses compagnons allaient concentrer tout leur pouvoir sur un seul d'entre eux, le Dr Phinuit, pour faire de lui momentanément l'unique contrôle.

De fait, à partir de ce jour, et pendant de longues années, le Dr Phinuit accapara à lui seul l'organisme de Mme Piper.

Or, ce Dr Phinuit n'a jamais pu dire exactement qui il était. Il signa d'abord son nom avec deux *n* ; puis, six mois plus tard, il ne l'écrivit plus qu'avec un seul. Il n'a jamais pu dire où il était né, où il a vécu, ni où il est mort, ou, s'il l'a dit, c'est avec de telles contradictions, qu'il était impossible de s'y reconnaître.

Phinuit n'est, d'ailleurs, pas, de l'avis de M. Sage, un méchant homme. Mettons même, car cela doit être plus exact, que c'est un bon diable. Il est très obligeant et ne cherche qu'une chose : faire plaisir à tout le monde. Il répète tout ce qu'on veut et

répond à tout ce qu'on lui demande. Seulement, il répond à tort et à travers, affirme sans barguigner ce qu'il ignore, ment avec effronterie, disant pourtant de temps en temps des choses exactes, prouvant même parfois qu'il n'est pas exempt de délicatesse, mais affectant, au milieu de ses qualités et de ses défauts, un goût très prononcé pour la trivialité et l'obscénité.

Jamais il n'a été possible d'avoir avec lui une conversation un peu suivie et surtout un peu sérieuse. Dès qu'une question l'embarrassait, il s'en tirait avec une pirouette.

A propos du Dr Phinuit, pris comme type des « entités » variées qui se servaient, avant l'apparition de George Pelham, de Mme Piper comme de truchement, une question se pose :

« Le Dr Phinuit est-il une personnalité différente de Mme Piper ou n'en est-il qu'une personnalité seconde? »

Je ne crois pas beaucoup, pour ma part, aux *personnalités secondes*. Je n'y crois pas du tout, en ce qui concerne Phinuit. Si l'individualité de cet *invisible* est moins dessinée, moins condensée, que celle de George Pelham, qui lui succéda, elle participe évidemment de la même nature. Or, il paraît bien difficile, pour beaucoup de raisons, d'admettre que George Pelham ne soit qu'une création inconsciente, ou, si l'on préfère, qu'une émanation du subconscient de Mme Piper. George Pelham émet des idées, formule des théories, auxquelles l'illettrée qu'est Mme Piper est bien incapable de comprendre quoi que ce soit.

D'autre part, il n'est pas plus vraisemblable de supposer que les communications de Phinuit et des autres *contrôles* de Mme Piper soient les résultantes de transmissions de pensées. Chacun de ces contrôles a dit des choses, cité des faits, dont les expérimentateurs étaient aussi ignorants que Mme Piper elle-même.

Il me paraît donc, en toute bonne foi, — et si l'on s'en tient aux constatations des savants observateurs dont M. Sage rapporte les témoignages — qu'il faut reconnaître que Phinuit et ses collègues de l'au-delà sont autant de personnalités différentes de celle du médium.

Et, ceci admis, nous arrivons à cette première conclusion : les *contrôles* de Mme Piper sont des êtres d'une nature vague et fuyante, véridiques parfois, mais le plus souvent enclins à l'erreur sinon au mensonge, dénués surtout de ce que nous appelons le sens moral, et dont l'individualité ne se confond pas avec celle de Mme Piper.

Je crois que M. Sage ne repoussera pas cette conclusion. Elle est absolument conforme aux faits J'en appelle à ceux qui ont lu le volume.

Mais M. Sage me dira :

« Je suis d'accord avec vous pour ce qui est des Phinuit et autres invisibles de son acabit; seulement, parmi ces personnages de l'au-delà, fantasques et mystérieux, il en est un dont l'individualité est très définie, qui nous renseigne avec un incontestable esprit de suite sur ses idées, sur sa vie corporelle antérieure, qui donne enfin l'impression d'un caractère dirigé par une volonté et non d'une fantaisie livrée à toutes sortes de caprices. C'est George Pelham. Les preuves qu'il a fournies de son identité sont multiples. Je vous abandonne tous les autres; je ne retiens que celui-là. Il suffit à ma démonstration. »

Je concède bien volontiers que, si on pouvait établir l'identité d'un *seul* esprit, la démonstration, en effet, serait faite. Mais je conteste qu'en ce qui concerne George Pelham, la preuve de son identité soit établie. Il ne faut pas se fier aux apparences. Il faut voir les choses de près.

On peut d'abord faire, à son sujet, une remarque d'ordre général dont l'importance ne peut échapper à M. Sage lui-même. S'il est vrai que les « esprits » voient tout ce qui se passe en notre monde, un esprit quelconque peut avoir vu ce que faisait George Pelham de son vivant et venir jouer, sous forme de *contrôle*, les George Pelham pour nous mystifier.

L'hypothèse, à première vue, peut paraître hardie. Et j'entends d'ici nos bons Spirites s'écrier : « Quelle idée ! quelle supposition ! N'est-il pas plus simple d'admettre que le contrôle Pelham est bien l'esprit désincarné de George Pelham? Pourquoi chercher midi à quatorze heures ! »

Ce ne sont malheureusement là que des exclamations et cela ne suffit pas pour détruire un raisonnement, solidement fondé sur des faits.

Ces faits, les voici :

Le premier, c'est que, comme on l'a vu plus haut, les entités plus ou moins vagues qui se com-

muniquent par l'intermédiaire de Mme Piper ont une propension commune au mensonge, à la malice, à la mystification. Et quoi d'étonnant à ce que, dans la plus perfectionnée de ces entités, on retrouve à l'état plus parfait le caractère essentiel des autres! Quoi d'étonnant à ce que les petites tromperies auxquelles se complaisent ces invisibles deviennent de longues mystifications chez le plus intelligent d'entre eux!

Le second fait c'est que, si rusé, si avisé qu'il puisse paraître, et si renseigné qu'il soit sur les actes et les pensées de George Pelham, l'invisible qui a pris le nom de ce défunt oublie parfois son rôle, se *coupe*, comme on dit vulgairement. M. Sage lui-même le reconnaît.

Il est vrai que M. Sage explique ces défaillances de mémoire, ces *trous*, ces *lapsus*, à sa manière. « S'il y a un autre monde, dit-il, les esprits n'y passent pas pour ruminer éternellement les moindres incidents de cette vie incomplète qui est la nôtre. Ils y passent pour être aussitôt emportés dans le tourbillon d'un activité plus grande et plus haute. Rien d'étonnant, par conséquent, à ce qu'ils oublient quelquefois. »

L'insuffisance de cette explication falote saute aux yeux. On admettrait à la rigueur un oubli. On ne peut admettre des erreurs aussi évidentes que celle, par exemple, qui concerne le cas de la mère de George Pelham, femme de la plus haute société, que le *contrôle* nous montre brossant les habits de son fils.

Et ce n'est là, au reste, qu'un exemple — un exemple, évidemment choisi par M. Sage, parmi ceux qu'on peut expliquer avec le moins de vraisemblance. On aimerait à en connaître d'autres.

Le malheur, c'est que, si M. Sage nous cite, avec une abondance presque intarissable, tous les cas où les communications du contrôle se sont trouvées d'accord avec la réalité, il ne nous cite qu'un cas — et par acquit de conscience, pour qu'on ne soupçonne pas sa bonne foi — où ce même contrôle s'est complètement floué.

De telle sorte qu'en dernière analyse, si l'on veut être strictement exact sur le compte de l'esprit qui se fait appeler George Pelham, il faut constater que, s'il est souvent véridique, il est aussi souvent erroné.

Et, s'il en est ainsi, en quoi ce contrôle principal diffère-t-il des contrôles secondaires? En ceci simplement qu'il est plus instruit, plus roué, plus maître de lui que les autres.

Mais, en fait, il n'y a, entre eux et lui, qu'une différence de qualité, non de nature. Ils font partie d'une même famille, dont les membres se reconnaissent à ce signe, qu'ils sont tous, quoique à des degrés diversement appréciables, atteints de la même tare : l'absence de sens moral.

Et j'en arrive finalement à cette double conclusion, qui corrobore toutes celles que des études antérieures nous ont amené déjà à formuler :

1° Les esprits évoqués ne sont pas les esprits des défunts dont ils empruntent maladroitement les noms, les pensées, voire même les tics. Aucun de ces esprits n'a jamais pu fournir la preuve absolue de son identité. Pourtant, ils existent, et ils ont une personnalité distincte de celle du médium au moyen duquel ils se communiquent à nous.

2° Ces esprits, analogues sous bien des aspects aux intelligences humaines, ont un caractère commun qui les en différencie : ils ne font pas la distinction entre le bien et le mal ; ils n'ont pas cette faculté qui constitue, on peut le dire, le fond même de l'âme humaine, et qui s'appelle la conscience. Ils sont, comme nous les appelions jadis, des *Amoraux*.

Or, rapprochez cette double conclusion, déduite d'une analyse serrée des faits, rapprochez cette double définition des esprits évoqués de la définition que donne des démons la théologie catholique, et dites si la concordance entre l'une et l'autre n'est pas parfaite.

Cette fois encore, lecteurs de bonne foi, nous avons donc fait du catholicisme expérimental.

GASTON MERY.

LA THÈSE
DU
Révérend Père Hilaire de Barenton

Le remarquable article sur « L'Utilité et les dangers des études sur le merveilleux », que le R. P. Hilaire de Barenton nous a envoyé, et que nous avons publié dans notre dernier numéro, a été, comme il en était digne, très lu et très discuté.

Il nous a valu un certain nombre de communications dont, fidèle à nos habitudes, non de *neutralité*, mais d'impartialité, nous voulons faire connaître la teneur à nos lecteurs.

La place nous manque malheureusement pour les reproduire toutes. Nous nous contenterons donc d'en insérer deux, les plus importantes.

L'une émane de M. Guillaume de Fontenay, un psychiste très apprécié, auteur d'un ouvrage qui fait autorité sur la médiumnité d'Eusapia Paladino, aujourd'hui mise en doute par des observateurs italiens.

L'autre est signée du nom d'un Israélite, M. Albin Valabrègue, auteur dramatique connu, qui, entre la répétition de ses pièces, se fait, par le livre et par la parole, l'apôtre de la religion spirite.

Lettre de M. Guillaume de Fontenay

Le 16 avril 1902.

Monsieur le Directeur,

Je viens de lire, avec un très grand intérêt et un plaisir plus vif encore, le long article du R. P. Hilaire de Barenton sur l'Utilité et les Dangers des Etudes psychiques. Me permettrez-vous de lui signaler un danger qu'il a passé sous silence, le plus grand peut-être que ces études fassent courir — indirectement — à la foi catholique ? Il vient du parti pris de négation ou d'étouffement avec lequel accueillent les faits que nous leur signalons la plupart des docteurs plus ou moins autorisés qui se sont donné pour mission de défendre le catholicisme, voire de parler au nom des catholiques. Contraint et forcé par l'abondance des témoignages, voici qu'enfin le R. P. de Barenton veut bien admettre que « *la lévitation dans les temps futurs sera un art, comme la vapeur, comme l'électricité, comme l'aérostation, comme la navigation sous-marine*, et que *les faits spirites observés de tous côtés nous permettent de le prévoir.* » Que disons-nous donc autre chose? Que faisons-nous de plus que d'établir des faits et tout au plus de hasarder sous toutes réserves de timides hypothèses? Et alors, pourquoi chercher avec tant de zèle à nous représenter comme des imbéciles ?

Pour apprécier à sa valeur l'aveu, la tardive concession du P. de Barenton, il faut être un peu initié déjà, il faut savoir de quelle ardeur, parmi les écrivains qui font parade de catholicisme, les uns (c'était l'ancienne école : les Mirville, les Gougenot des Mousseaux, etc.), faisaient honneur au diable de tous les faits merveilleux ; avec quelle ardeur aussi d'autres s'ingénient maintenant à répandre le discrédit sur les observateurs de phénomènes. Je n'en citerai pour preuves que la critique par laquelle la revue de Mgr Méric accueillit le compte rendu de mes expériences avec Eusapia Paladino, et l'article que les *Etudes Religieuses*, sous la signature du R. P. Roure, ont consacré, l'an passé (avril 1901), à mettre leurs lecteurs au courant (?) de ces mêmes expériences ainsi que de celles de sir William Crookes. Il ne déplaira point au curieux d'apprécier avec quelle science consommée de l'insinuation l'un des trois ou quatre chimistes les plus considérés de l'Angleterre — le plus grand peut-être — est aimablement qualifié par le jeune père de « *vieux savant* » (Quel âge donc avait Crookes en 1874, lors de ses expériences avec Florence Cook ?), de « *bon savant* » dont on raille — tout en l'en plaignant — la « *naïveté coutumière*, la *candeur* et la *crédulité inépuisables* ». (La candeur, la crédulité, la naïveté de Crookes ! C'est prodigieux !) Tout cela, bien entendu, dans le seul but de persuader les lecteurs que le *vieux savant*, que moi même et que bien d'autres encore, nous avions tous eu la berlue et que nos recherches n'étaient pas d'ordre scientifique.

Eh bien ! je dis que là gît un grave danger de désaffection. Outre que nul n'aime à passer trop manifestement pour un niais — pas même Crookes, je pense — le public, qui a tôt fait la critique des critiques, le public se demande inévitablement quel intérêt peuvent bien avoir des catholiques à nier des faits patents, à nier les matérialisations, lévitations, etc., au lieu de les expliquer. Et la réponse ne se fait pas longtemps attendre. « C'est, pense-t-il, le public, que ces catholiques eux-mêmes jugent insoutenable l'hypothèse-diable. »

Il ne m'appartient pas de dire qu'ils ont tort. Mirville et Des Mousseaux voyaient la griffe du diable derrière les lévitations expérimentales. Le P. de Barenton semble bien ne l'y plus voir, mais il la voit encore, à ce que j'ai cru comprendre, sous les matérialisations de formes et les réponses tabulaires d'un certain ordre ; c'est une opinion. Moi, je ne la vois ni dans les lévitations, ni dans les matérialisations, ni même dans lesdites réponses. C'est une autre opinion et je sais qu'elle est peu en faveur ici. L'avenir nous départagera.

Mais ce que je tiens à contester respectueusement, quoique fermement, au P. Hilaire de Barenton, — et ce, au nom même des droits respectifs de la Foi et de la Raison, — c'est la possibilité pour lui de tracer d'ores et déjà une frontière entre ce qu'il appelle le Merveilleux naturel et .. l'autre Cette frontière se déplace et recule à mesure que nous approchons d'elle. Je le répète, pour Mirville et pour Des Mousseaux, toute lévitation était divine ou diabolique. Venu plus tard, le P. de Barenton juge autrement : il songe à quelque force naturelle ignorée jusqu'à ce jour : — en quoi je partage absolument sa conviction. — Dans quelques années on saura peut-être expliquer fort simplement aussi, par l'histoire naturelle des facultés et de l'âme humaines, tous les prodiges qu'à cette heure on attribue au diable. Dans cent ans les matérialisations de formes n'étonneront pas plus, j'imagine, qu'aujourd'hui certains rêves ou cauchemars, que certaines hallucinations hypnotiques qui, elles aussi, ont passé pour infernales. — Mettons que je me trompe dans mes prévisions ; c'est possible. Mais d'autres aussi peuvent se tromper ; car l'Eglise, en tant qu'Eglise, n'a rien précisé sur ces points, et ses docteurs privés n'ont cessé de se contredire et de se combattre. Que chacun cherche donc de son côté, selon son tempérament et sa méthode, et que l'on se défie plus que jamais ici des affirmations, comme aussi des dénégations systématiques. Pour les meilleurs catholiques eux-mêmes, tant que l'Eglise n'aura rien défini, la voix la plus autorisée qu'ils puissent écouter, est celle de l'expérience et de la raison.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments les meilleurs et les plus distingués.

G. DE FONTENAY.

Lettre de M. Albin Valabrègue

24 avril 1902.

Monsieur le Directeur,

Voulez-vous me permettre quelques réflexions au sujet de l'article du R. P. de Barenton sur le spiritisme : les faits sont, à mon sens, les meilleurs arguments. On peut *toujours* répondre à un argument — avec plus ou moins de justesse, — mais on ne répond pas à un fait, on le constate.

Je connais, et vous connaissez aussi, certainement, beaucoup de personnes que la croyance spirite a réformées, épurées, réconfortées, assagies, rendues plus charitables. Si cela est œuvre diabolique, vive le Diable !... car il s'est fait ermite, ce qui est de son âge.

Le *tout* de la Religion, c'est la charité, qui est la forme modeste, la première étape, si voulez, de la Fraternité.

C'est parce que l'Humanité va à la Fraternité, par toutes les routes, que nous aurons le spectacle de la fusion de toutes les religions en Jésus-Christ.

Le catholicisme intransigeant donne un démenti à l'Histoire, qui nous montre les formules religieuses se transformant sans cesse, au fur et à mesure que se transforme l'homme.

Plus l'homme se spiritualise, plus Dieu se dilate en lui et lui fait faire un progrès, dans le sens de l'Amour — but unique et suprême des religions. Le « lieu saint » des Ecritures, c'est l'âme humaine ; c'est par l'homme que Dieu s'exprime le mieux. *Dieu n'a pas fait l'homme* ; il est en train de le faire.

« Mon Père travaille jusqu'à ce jour » disait Jésus.

Quand le Christ nous annonce (en citant Daniel) que nous verrons, *avant* son Avènement « l'abomination de la désolation être établie dans le lieu saint » il annonce la *disparition* de la Foi. Et il le confirme nettement, irréfutablement, par ces mots : « ET LORSQUE LE FILS DE L'HOMME VIENDRA, PENSEZ-VOUS QU'IL TROUVERA DE LA FOI SUR LA TERRE ? »

L'athéisme et le matérialisme ont vidé les âmes de leur aliment spirituel.

Ce travail était certainement nécessaire pour qu'un aliment spirituel *supérieur* pût être reçu par l'Humanité prochaine.

J'affirme donc — et j'y insiste — que l'actuelle Désolation a été annoncée par Jésus et que les vrais chrétiens doivent trouver une consolation dans cette promesse que le « FILS DE L'HOMME EST A LA PORTE ».

Je me tiens à l'entière disposition du R. P. de Barenton pour la discussion publique de ces idées et pour établir, « l Evangile en main, que *tous les phénomènes spirites* s'y trouvent ».

L'Eglise est *la mère qui a porté l'enfant dans son sein et qui, après la naissance, ne se souvient même plus des douleurs de l'enfantement,* TANT SA JOIE EST GRANDE.

J'engage le Père de Barenton à méditer ces paroles du Christ et à voir, *tout le long de la Bible et de l'Evangile,* courir cette Promesse que la Fraternité DANS LE BONHEUR règnera un jour sur la terre.

Rome a préparé la voie par le sacrifice : qu'elle recueille demain le bénéfice de *[illegible]omplissement.*

« En ce temps-là, vous me reverrez et plus rien ne vous ôtera VOTRE JOIE. »

Le Christ ne sera glorifié que le jour où les hommes seront frères. Ce jour-là, Israël comprendra son Messie et s'agenouillera devant celui qui sera appelé le Dieu de toute la Terre et grâce auquel la paix s'établira entre les hommes.

Recevez, Monsieur le Directeur, l'assurance de mes sentiments très distingués.

ALBIN VALABRÈGUE.

P. S.— Sous quelle forme l'Eglise a-t-elle présenté le Christ à l'adoration des hommes : Jésus *enfant* et Jésus *crucifié.*

Demain nous aurons Jésus vivant et glorieux.

Il va sans dire que nous n'entendons, en aucune façon, faire nôtres les manières de voir exposées dans les deux lettres qu'on vient de lire.

Je répondrai à l'une et à l'autre, au cours de l'article que je me propose de publier dans notre numéro du 15 mai, en réponse à l'étude critique du R. P. Hilaire de Barenton. G. M.

P. S. — A propos de cette étude du R. P. de Barenton, je tiens à protester, dès aujourd'hui, contre l'épithète désobligeante, et qui évidemment a dépassé sa pensée, qu'il a accolée au nom de Mme de Mondétour. Le R. P. H. de Barenton n'a jamais vu Mme de Mondétour : il serait le premier à regretter, j'en suis persuadé, cette épithète, s'il connaissait celle que les malades qu'elle a soulagés ou guéris ont appelée la bonne dame d'Harfleur. Que n'a t-il pris la peine, avant de la juger, d'aller la voir ? G. M.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

⁂ *Les Chercheurs de Trésors au* XVIIe *siècle.*

« La Sorcellerie devrait faire partie de l'histoire des peuples. Non seulement les diverses manières dont elle s'est manifestée et dont elle a été souvent exploitée, jettent un jour précieux sur la psychologie humaine à travers les âges, mais encore cette sorcellerie, méprisée avec moquerie par les uns, repoussée avec terreur par les autres, et, en résumé, ignorée de la plupart, s'est mêlée parfois de très près aux événements les plus importants, et son étude explique fréquemment des faits incompréhensibles à première vue... En cherchant un peu on découvrirait des *raisons* de sorcellerie à bien des actes publics dont le point de départ échappe aux regards du psychologue. »

Ainsi dit, fort judicieusement, M. de Coynart, au début de son livre : *Une Sorcière au* XVIIIe *siècle* (1),

(1) CH. DE COYNART. — *Une sorcière du* XVIIIe *siècle* Marie-Anne de la Ville (1680-1725), avec préface de Pierre de Ségur. Hachette et Cie, in-16, 1902.

amusant comme un amusant roman historique et basé tout entier sur des documents authentiques, qui vient de paraître chez Hachette.

A la fin du XVIIe siècle, ces « raisons de sorcellerie » motivèrent, on le sait, un changement considérable dans la vie et dans la politique de Louis XIV. Elles amenèrent la disgrâce de « l'altière Vasthi », Mme de Montespan, que l'inquiétude et les fureurs jalouses de son orgueil avaient poussée aux pires pratiques de la magie noire. A propos du livre si curieux de M. Funck-Brentano, sur le *Drame des Poisons*, nous avons entrevu ce monde obscur et sinistrement grouillant de sorciers du grand siècle, dont il monte comme de noires fumées jusqu'au trône du Roi-Soleil.

Il y avait alors à Paris « plus de quatre cents devineresses et magiciens qui perdent bien du monde, surtout des femmes, et de toutes conditions », déclare Marie Bosse, l'une des sorcières arrêtées par la Reynie. Ces malheureux avaient obtenu les protections les plus puissantes, en sorte qu'ils agissaient avec la plus grande assurance, presque en toute liberté. Il fallut l'éclat de l'affaire de la Voisin, l'enquête admirable de la Reynie et le terrible Edit du 31 juillet 1682, pour les faire rentrer dans l'ombre.

Parmi ces magiciens et sorciers, les moins noirs étaient les Chercheurs de Trésors — non les Alchimistes, que la poursuite de la pierre philosophale conduisait généralement aux philtres et aux poisons, mais ceux qui conjuraient le Diable pour qu'il leur découvrît un trésor caché. « Il y a tant, à Paris, de ces gens qui cherchent des trésors, que la ville en est bondée », déclare encore une des sorcières de la Reynie.

C'était alors le grand rêve de tous les esprits faibles et cupides qu'agite le désir de la grosse fortune. On parlait entre commères, avec avidité, avec espoir, avec effroi, de secrets infaillibles pour contraindre le diable à vous enrichir, comme on parla plus tard de sûrs présages pour le quine à la loterie ; on se communiquait des formules de conjurations et des grimoires comme on se communique aujourd'hui des tuyaux de courses chez le marchand de vin ou chez la crémière. C'est dans cette « petite pègre » des sorciers du XVIIe siècle que nous introduit M. de Coynart.

Je dis du XVIIe siècle, bien que les faits qu'il rapporte se soient passés au début du XVIIIe. Mais les acteurs sont gens du XVIIe siècle. Ce fut seulement vers le milieu de son cours que le XVIIIe siècle prit la physionomie qui lui est propre et qu'évoque son nom. Du reste, la foi aux trésors enfouis et à la possibilité de les obtenir par des grimoires reste un des traits de cette physionomie.

Le grand grimoire était les *Secrets merveilleux de la magie naturelle et cabalistique du petit Albert*, que l'on trouve aujourd'hui communément dans le commerce, mais complètement défiguré. On le trouvait partout au XVIIe siècle, vers la fin duquel il devint sans doute plus rare, les grands procès de sorcellerie qui terrorisèrent la Cour et la Ville ayant amené une rafle générale des livres de ce genre. Entre autres recettes merveilleuses, le *Petit Albert* contenait celles-ci :

« Pour nouer l'aiguillette ; — Contre les aiguillons de la chair, et pour vivre chastement ; — Pour faire voir aux filles et aux veuves, durant la nuit, le mari qu'elles épouseront ; — Pour avoir de beaux raisins mûrs au printemps ; — Pour rendre un criminel insensible à la torture ; — Oignement pour s'exposer dans le feu ; — Pour rendre doux un cheval fougueux ; — Pour faire tomber les dents pourries ; — Pour changer le plomb en or fin ; — Contre l'haleine puante ; — Pour connaître si un malade vivra ou mourra » — et enfin pour « la levée des trésors ».

Nos lecteurs nous en voudraient sans doute de ne pas transcrire cette dernière :

« Celui qui voudra s'appliquer à la recherche d'un trésor prétendu caché doit examiner la qualité du lieu, non seulement par la situation présente de ce lieu mais par rapport à ce que les anciennes histoires en disent. Car on doit remarquer qu'il y a deux sortes de trésors cachés. La première sorte est de l'or et de l'argent qui ont été formés dans les entrailles de la terre par la vertu métallique des astres et du terrain où il est. La seconde sorte est de l'or et de l'argent monnayé ou mis en œuvre d'orfèvrerie et qui ont été déposés en terre pour diverses raisons, comme de guerre, de peste et autres ; et c'est ce que le sage rechercheur de trésors doit examiner en considérant si ces circonstances conviennent au lieu dont il est question. Ces sortes de trésor, d'or, d'argent monnayés, et de vaisselle, d'orfèvrerie, se trouvent ordinairement dans les débris et masures des anciennes maisons de qualité, ou châteaux, ou proches de vieilles églises ou chapelles ruinées, et les gnômes ne prennent point possession de ces sortes de trésors, si ce n'est que volontairement ceux qui les déposent et enfouissent dans les lieux souterrains ne les y invitent par la vertu des parfums et talismans faits à ce sujet ; et, en cette conjecture, il faut les en déposséder par de plus forts parfums et talismans, comme nous avons dit. Ceux que l'on forme sous les auspices de la Lune et de Saturne, la Lune entrant dans les signes du Taureau, du Capricorne ou de la Vierge, sont les plus efficaces.

« Il faut surtout que ceux qui sont occupés à

cette recherche ne s'épouvantent, car il ne manque pas d'arriver assez ordinairement que les gnômes gardiens des trésors fascinent l'imagination des travailleurs par des représentations et des visions hideuses. Mais ce sont des contes de bonnes gens du temps passé (1) de dire qu'ils étranglent ceux qui approchent des trésors qui sont en leur garde ; et si quelques-uns sont morts dans les cavités souterraines en faisant les recherches, cela est peut-être arrivé ou par l'infection de ces lieux ou par l'imprudence des travailleurs qui, n'appuyant pas solidement les endroits qu'ils creusaient, se sont trouvés ensevelis sous les ruines.

« C'est un badinage de dire qu'il faut garder un profond silence en creusant. Au contraire c'est le moyen de s'épouvanter plus facilement par des imaginations fantastiques. On peut donc, sans scrupules, parler de choses indifférentes ou même chanter, pourvu qu'on ne dise rien de dissolu et d'impur qui puisse irriter les esprits.

« Si, en avançant le travail, on entend plus de bruit qu'auparavant, qu'on ne s'épouvante pas, mais que l'on redouble de parfums, et que quelqu'un de la compagnie récite à haute voix l'oraison des Salamandres, que j'ai donnée ci-devant, et ce sera le moyen d'empêcher que les esprits n'emportent plus loin le trésor, se rendant attentifs aux mystérieuses paroles que l'on récitera, et pour lors, on doit redoubler vigoureusement le travail. Je ne dis rien qui n'ait été éprouvé en ma présence avec succès.

« Le petit livre de l'Enchiridion est bon dans ces occasions, à cause de ses mystérieuses oraisons. Il est arrivé quelquefois que les gnômes ont transmué les métaux précieux en matières viles et abjectes, et ont trompé les ignorants qui n'étaient pas informés de leurs subtilités. Mais le sage et prudent fossoyeur qui trouvera dans les entrailles de la terre de ces sortes de matières, qui naturellement n'y doivent pas être, les recueillera et les éprouvera au feu composé de bois de laurier et de fougère, et de verveine ; le charme se dissipant par ce moyen, les métaux retourneront en leur première nature.

« Un signe assez ordinaire de ces transmutations fantastiques, c'est lorsqu'on trouve ces matières viles et sordides dans des vaisseaux ou de terre cuite, ou de pierre taillée ou d'airain ; et pour lors, il ne faut pas les négliger, mais les éprouver au feu, comme je viens de le dire. Je finirai cette matière par le secret que donne Cardan. Il dit que pour connaître si le trésor est dans le lieu où l'on creuse, il faut avoir une grosse chandelle composée de suif humain et qu'elle soit enclavée dans un morceau de bois de coudrier ; et si la chandelle, étant allumée dans le lieu souterrain, y fait beaucoup de bruit en pétillant avec éclat, c'est une marque qu'il y a un trésor en ce lieu ; et plus on approchera du trésor, plus la chandelle pétillera, et enfin, elle s'éteindra quand on sera tout à fait proche. Il faut avoir d'autres chandelles dans les lanternes, afin de ne point demeurer sans lumière.

« Quand on a des raisons solides pour croire que ce sont des esprits des hommes défunts qui gardent les trésors, il est bon d'avoir des cierges bénits au lieu de chandelles communes, et les conjurer de la part de Dieu de déclarer si l'on peut faire quelque chose pour les mettre en lieu de bon repos, et il ne faudra jamais manquer d'exécuter ce qu'ils auront demandé. »

Il semble qu'il n'y ait plus qu'à prendre une pioche et une chandelle de « suif humain », mais le *Petit Albert* ne contient que l'enseignement rudimentaire. Pour parvenir à un bon résultat, il était nécessaire de connaître bien d'autres choses et notamment les noms des génies à invoquer selon le lieu, le jour, l'heure et la circonstance. C'est à la connaissance de ces « princes et ducs » des esprits que commencent réellement les arcanes de l'occultisme. M. de Coynart publie dans ses pièces justificatives plusieurs de ces grimoires qui contenaient toutes les indications nécessaires aux sorciers sérieux. Les Esprits de premier et de second ordre y sont soigneusement classés, avec leurs titres d'empereurs, de princes et de ducs, leurs attributions et l'indication des jours propices et des heures auxquels il fallait appeler chacun d'eux.

On y pouvait apprendre les conjurations les plus fortes destinées à faire paraître les Esprits, la manière de les saluer, les formules capables de les forcer à l'obéissance, et aussi celles qu'on devait employer pour les congédier « avec politesse » lorsqu'on avait obtenu satisfaction. On y verra qu'ils sont toujours évoqués et chassés de la plus pieuse manière « par la puissance de Dieu le Père et par la sagesse de son Fils et par la vertu du Saint-Esprit... par l'autorité de Notre-Seigneur Jésus-Christ crucifié, fils du Dieu tout-puissant... et par le mérite de la Très-Sainte et Heureuse Vierge Marie et de tous les Saincts ». Et on menace les gnômes de les envoyer au feu éternel « avec les diables, vos ennemis cruels et malins ».

Voici la table des féries des jours de la semaine, avec leurs esprits recteurs :

« Le dimanche, Michaël régit le midy. S'invoque à la première heure du jour, c'est-à-dire avant que le soleil commence à apparoistre par la vertu de Dieu et de Litaugargol entre Orient et midy, démon aquirol.

« Lundy, Gabriel partie d'Occident à Lucia, ou

(1) N'admirera-t-on pas ce ton d'esprit fort ?

Lucifer et Cama, et s'invoque aux heures nocturnes.

« Mardy, Gasmaël et Amaubroth ; il s'invoque au midi par la vertu de Camefort.

« Le mercredy, Raphaël et Astaroth ; il s'invoque au septentrion par la vertu de Haowfer.

« Jeudy, Sachiel et Acham ; il s'invoque vers Occident par la vertu de Dieu Emmanuel.

« Vendredy, Anaet et Baihet ; il s'invoque aux heures de nuit, au déclin de la Lune, par le grand Dieu hel, d'heuanel.

« Samedy, Caziel et Orifiel ou Anabam ; il s'invoque aux heures nocturnes. »

Les noms des esprits de premier ordre, avec leurs pouvoirs, sont :

Sales, qui apparaît en forme d'homme de cour, rend invisible, enseigne la vertu des herbes et la médecine ; *Verin*, empereur des trésors, occidental, et auquel il faut s'adresser par le moyen des princes et ducs ; *Achorib*, qui vous donnera autant d'or et d'argent qu'il vous plaira ; il est maître des richesses et peut s'invoquer seul le jeudy du costé d'Occident, aux nocturnes.

Caziel est compagnon et associé d'Achorib, ayant aussi pouvoir sur les richesses, et aussi occidental ; *Ramoer* est le prince des Enchantements et des Traverses, qui met de la division et du désordre partout où vous voulez ; *Payemon* a puissance sur la chasse et vous apportera toute sorte de gibiers ; *Nasrath* a puissance sur l'amour des grands seigneurs, et vous vaudra leur bienveillance ; il est du midi et obéit très promptement ; *Aocel* domine sur la justice, il peut vous faire gagner vos procès ; *Marquas* à lui seul possède tous ces pouvoirs réunis ; *Machin* enseigne les vertus des pierres précieuses et des arbres ; *Levin* vous rend fortuné en toutes sortes de jeux, mais vous ne pouvez l'appeler qu'une fois dans votre vie ; il s'invocque à la pointe du jour, le dimanche ; *Nérone* procure la guérison de toutes les maladies. Il faut appeler ces esprits avec leur propre caractère que vous ferez pour cet effet sur du parchemin vierge de peau de jeune chevreau, chat ou taupe, ou avec du sang de jeune pigeon, poulet ou lièvre.

Il y a quatre Empereurs : *Abmon*, empereur d'Orient, qui vous donne des esprits familiers, lesquels vous servent fidèlement en tout ce que vous désirez et vous apportent des pierres précieuses des Indes orientales.

Galon, empereur du midy, qui vous rend heureux en amour (de là sans doute le dicton : *Quand on prend du galon, on n'en saurait trop prendre*).

Betur, empereur d'Occident, vous donne des esprits qui vous enseignent l'astrologie, la géomancie et la magie.

Genel, empereur du Septentrion, vous donne des esprits qui vous servent pour la pesche....

Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé, et surtout ce serait trop long. Ces grimoires saugrenus ne deviennent-ils pas intéressants quand on pense à tous les gens qui les ont parcourus avec avidité, avec terreur, avec un espoir insensé ?

Nous reviendrons dans notre prochain article sur le livre de M. de Coynart.

GEORGE MALET.

LES
"Mystifications" d'Eusapia Paladino

Voici qu'après Anna Rothe, Eusapia Paladino est accusée de n'être qu'une simulatrice. Voici, du moins, ce qu'on lisait, ces jours derniers, dans le *Temps* :

Il règne un grand émoi dans les cercles spirites italiens. M. Guastavino, directeur du *Caffaro* de Gênes, accuse Eusapia Paladino, la fameuse femme médium, de n'être qu'une mystificatrice. Les manifestations psychiques dont elle se dit l'instrument ne seraient que « trucs » et impostures.

Pour le prouver, il publie dans son journal le récit d'une séance de spiritisme à laquelle il assista, en février dernier, chez l'ingénieur Ramorino. A la suite de phénomènes ordinaires de matérialisation : apports de fleurs ou d'objets par des mains invisibles, instruments de musique résonnant sans être touchés par personne, tentures s'agitant ou s'enflant comme sous un souffle surnaturel, attouchements et pressions de mains, etc., etc., M. Guastavino dit avoir reconnu, lorsqu'un visage s'approcha du sien dans l'obscurité, comme pour lui donner un baiser, l'haleine un peu forte qu'il avait remarquée chez Eusapia Paladino, en conversant avec elle avant la séance.

Cette observation, ajoute-t-il, corroborait le récit qu'il tenait d'un ami de Gênes, devenu veuf, qui avait demandé à Eusapia d'évoquer l'esprit de sa défunte épouse. Celle-ci se manifesta par des baisers et des embrassements qui permirent à son mari de constater que l'esprit sentait terriblement le marsala. Or, Eusapia avait absorbé un verre de ce breuvage avant la séance.

Ce n'est pas tout : le directeur du *Caffaro* conte que l'ingénieur Ramorino avait demandé au médium d'obtenir une empreinte du visage de son défunt père sur un bloc de stuc déposé sur la table autour de laquelle se faisait l'expérience.

M. Guastavino, malgré l'obscurité, observa qu'Eusapia, en agitant les bras et les jambes comme sous l'influence du délire psychique, imprimait à la table un mouvement d'inclinaison vers elle. Lui-même, en étendant la main,

sentit que le corps du médium était fortement penché en avant, et lorsqu'il examina l'empreinte, il constata une vague ressemblance avec le profil d'Eusapia, qui ne lui laissa aucun doute que celle-ci ne fût à la fois le médium et l'esprit évoqué.

Nous ne savons jusqu'à quel point sont fondées les allégations et les suppositions de MM. Guastavino et Ramorino.

Ils ne sont pas les premiers, d'ailleurs, qui aient mis en doute la sincérité d'Eusapia.

Pour ce qui est de nous, qui avons assisté, chez Camille Flammarion, à une séance du célèbre médium napolitain, nous croyons pouvoir dire que, à cette séance, où les précautions les plus minutieuses avaient été prises, aucune fraude n'a certainement été commise et que les phénomènes (déplacements d'objets, mains lumineuses, mains matérialisées, etc.) ont tous été contrôlés et vérifiés réels.

Nous aurons, sans doute, l'occasion de revenir sur les accusations du directeur du *Caffaro* de Gênes et de discuter la question de la sincérité des médiums.

G. M.

Les voyantes et les élections

A l'heure où nous mettons sous presse, les résultats des élections législatives sont encore si confus, les journaux des différents partis les interprètent en prenant si ingénuement leurs désirs pour des réalités, et, d'autre part, les ballottages sont si nombreux qu'il est très difficile de juger qui, parmi les voyantes que j'ai interviewées, mérite la palme de la « lucidité ».

Dans notre prochain numéro du 15 mai, alors que le scrutin de ballottage nous aura définitivement fixés, nous pourrons, en toute connaissance de cause, comparer les prophéties à la réalité.

Dès aujourd'hui, cependant, nous pouvons constater que quelques-unes de nos voyantes ne se sont point trompées dans leurs prédictions.

Mme Lay-Fonvielle me disait, en effet, le 15 mars dernier, que « beaucoup d'hommes actuellement au Parlement y rentreront ». Or, il est évident que le nombre des députés sortants réélus est relativement élevé. — Et la voyante de la place Saint-Georges ajoutait qu'elle en voyait « d'autres, des nouveaux, des fiers, jeunes principalement, qui représenteront un parti récent, mais qui a déjà une grosse victoire à son actif : le parti nationaliste ».

Il est de fait que les nationalistes ont gagné du terrain en province et ont remporté une complète et retentissante victoire à Paris.

Mme Mongruel me disait, à la date du 15 avril, que « les élections seraient favorables au parti nationaliste à Paris et dans toute la région de l'Est ».

Prédiction complètement réalisée puisque sur vingt-deux députés proclamés élus dans la Seine, dix-sept sont nationalistes et cinq seulement ministériels. Pour l'Est, à un ou deux départements près, tous ont donné une grosse majorité antiministérielle.

Les échecs de M. Brisson et de M. Millerand, qui peuvent être considérés comme certains le 11 mai prochain, m'avaient été annoncés par Mme Kaville, la savante cartomancienne, en ces termes :

M. Brisson. — Rusé ; même déloyal. Influences mauvaises de femmes autour de lui. Haines violentes d'anciens amis. *Cette année sera mauvaise pour lui (boîte de Pandore). Il ne sera pas réélu.* Mais plus tard les cartes lui sont plus favorables.

M. Millerand. — Obstacle insurmontable à sa réélection. — Plus il ira, plus il baissera. Il est sur le déclin de sa puissance et rien ne peut la lui faire recouvrer. Cerveau un peu malade. Une brouille avec une femme qui lui a rendu un grand service est la cause première de ses déboires.

Or, ces deux hommes politiques semblaient devoir être réélus sans l'ombre d'une lutte, rien que par le prestige de leur nom.

Enfin, Mmes Bailly et Kaville avaient dit toutes les deux que les élections se passeraient dans un calme presque complet, qu'en tout cas il n'y aurait pas d'effusion de sang.

Cette dernière prédiction s'est encore heureusement réalisée et, à part quelques bagarres insignifiantes, l'ordre n'a pas été troublé, contre toutes les prévisions.

Et maintenant, nous ne pouvons qu'attendre les résultats définitifs.

RENÉ LE BON.

L'abondance des matières nous oblige à remettre à notre prochain numéro la suite de LA VIE D'UNE POSSÉDÉE *et du* GLOSSAIRE DE L'OCCULTISME ET DE LA MAGIE.

Nous prévenons nos lecteurs qu'on peut s'abonner SANS FRAIS **et directement à l'*Echo du Merveilleux* dans tous les bureaux de poste.**

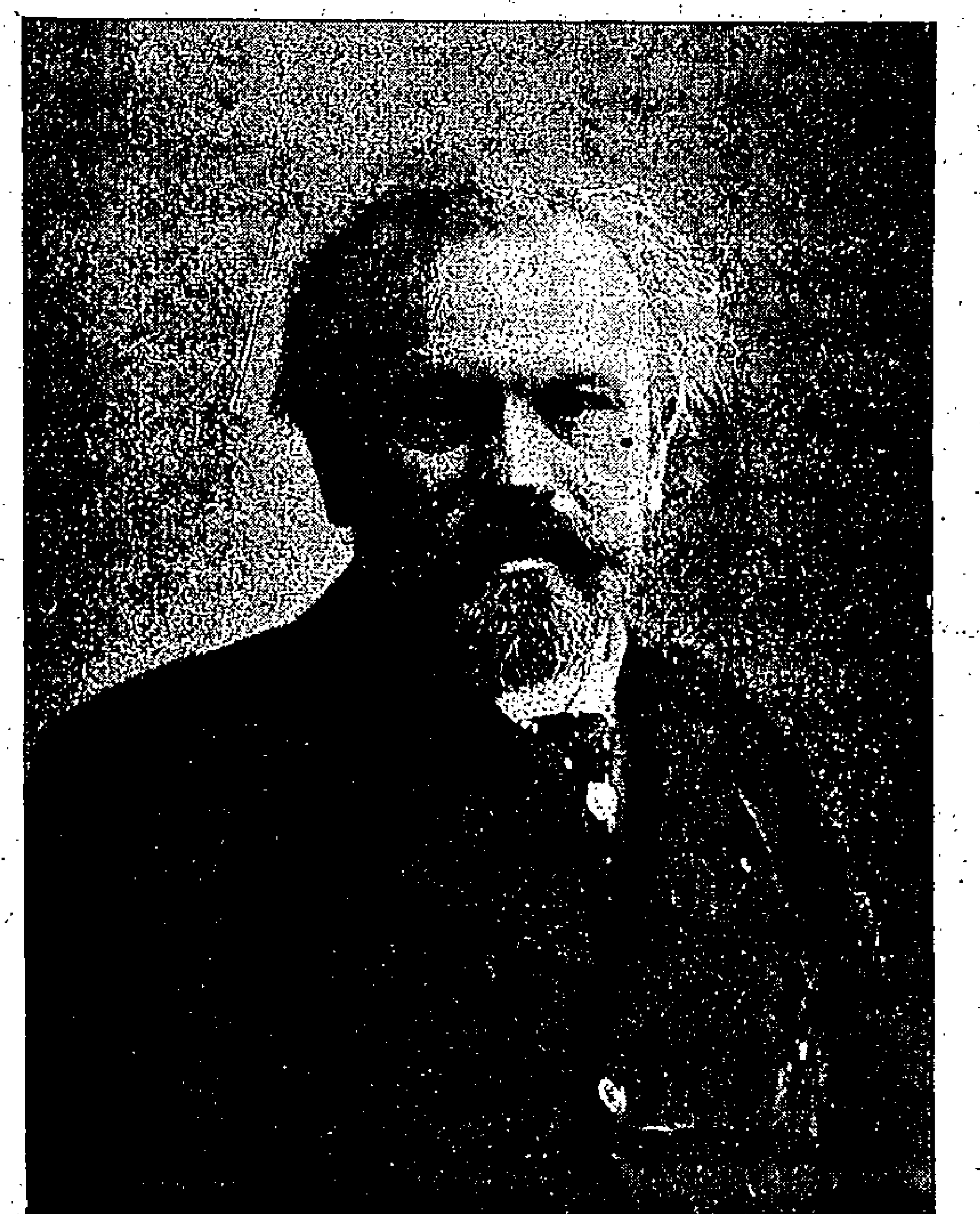
PHYSIOGNOMONIE

XV

M. JULES LEMAITRE

« Il y a du pour, il y a du contre... »

Il arrive que certaines figures, très particulières, concentrent en elles deux forces opposées, irréductibles l'une à l'autre, je veux dire : l'enthousiasme combatif, puis le flegme du doute. Mais cela réalise de fort complexes individualités, douées, presque toujours, d'idéalisme impulsif et d'un rationalisme tout spécial — un rationalisme teinté d'une sorte d'ironie sceptique, tour à tour souriante ou mélancolique, et qui, de temps en temps, fait prendre en pitié la vie, le monde et... soi-même.



Ainsi en va-t-il pour M. Jules Lemaître, dont la curieuse physionomie emprunte des traits au chat et au lion. Et ces analogies avec les deux types animaux en question sont, ici, caractérisées avec tant de netteté et d'apparence que, véritablement, cela saute aux yeux !

Le lion s'affirme dans toute la construction osseuse de la face, mais le chat se révèle en plein par les yeux, le nez et l'expression générale

Un partisan résolu de la métempsycose verrait là le signe certain que, dans ses précédentes incarnations et avant d'être devenue académicienne, l'âme de M. J. Lemaître passait alternativement d'un type à l'autre et qu'elle ne cessait de rugir à travers les jungles que pour courir sur les gouttières...

Par sa forme crâniologique, la tête de M. J. Lemaître peut se classer parmi les têtes dites mixtes. Cependant, elle penche légèrement plus vers la brachiocéphalie. Ici, d'ailleurs, comme chez la plupart des véritables cérébraux, la face semble vouloir accaparer le crâne tout entier.

L'occiput, pas très saillant, mais étendu en largeur et plutôt accusé sur les côtés latéraux, annonce la vigueur profonde de ce que j'appellerai *les instincts vitaux de terroir*. L'évolution normale de ce genre d'instincts présente cette caractéristique qu'elle rattache l'individu au sol de sa race, et que l'esprit de la collectivité ancestrale finit par dominer complètement l'âme individuelle, à tel point que celle-ci ne pourra réaliser, au maximum — pour la transformer en puissance créatrice — l'énergie dont elle est saturée qu'autant qu'elle agira conformément au rythme de l'impulsion atavique, rythme transmis de génération en génération.

Les temporaux, assez vastes, les pariétaux antérieurs, très accentués et de ligne un peu ondoyante, puis le sommet du crâne, large et voûté, indiquent la force puissante du « sentiment vénérateur » et de la vie morale.

Il y a là du génie poétique à l'état latent. Mais, la forme mixte très élargie de la boîte crânienne incite perpétuellement l'esprit critique à rationaliser les conceptions imaginatives, en leur enlevant une partie de leur fougue et de leur lyrisme. Il en résulte, très souvent, que c'est l'analyse logicienne et le besoin de décomposer qui prennent le dessus.

Ainsi, devant une belle œuvre d'art, devant une statue, par exemple, le premier mouvement intime de M. J. Lemaître sera de s'extasier, pour admirer et jouir. Mais, immédiatement, surgit la faculté raisonneuse recommandant le calme et la modération, tandis que, d'autre part, naît aussi le désir de la contradiction. Si personne ne manifeste avec bruit son opinion, M. Lemaître gardera de même un silence discret. Mais si quelqu'un, par hasard, s'avise d'enthousiasme trop exubérant, l'aimable académicien trouvera un sourire doucement ironique pour dire : Cette statue ?... une merveille, évidemment... Mais, après tout, vous savez, c'est peut-être fait d'un bloc de pierre ?...

Le front de M. J. Lemaître est d'une rare beauté, et l'on peut dire qu'il règne sur tout le visage, tant par son ampleur vraiment remarquable que par la vigoureuse élégance de sa forme sinueuse et bombée. C'est là le front du philosophe doué de goûts artistiques.

Sous une voûte aussi spacieuse, l'intelligence, perpétuellement vibrante et féconde, s'affirme hardie, prime-sautière, subtilement compréhensive, très assimilatrice. D'emblée, elle saisit la corrélativité des idées et des faits, envisage leur enchaînement logique et prévoit la fatalité de leurs évolutions probables. Tour à tour rêveuse, spéculative ou créatrice, elle ne cesse de pétrir et mouler de multiples figures, dans la plasticité de la substance imaginative, que pour s'élancer sur les hauteurs de la pure abstraction, afin d'élucider telle ou telle virtualité philosophique. Elle unit naturellement l'intuition transcendantale à la sagacité investigatrice et acquiert ainsi la profonde clairvoyance — cette clairvoyance qui pénètre la fragilité des masques et devient, en quelque sorte, le sixième sens du sage...

Les sourcils, bien fournis, correctement tracés, très rapprochés des yeux à l'origine, adoptent, un peu plus qu'il ne faudrait, la direction arquée, tout en s'élevant très légèrement vers l'angle externe de l'arcade sourcilière.

Tels quels, ils annoncent une force d'âme indémon table, une volonté souple, mais tenace, très calme, très sûre d'elle-même, une énergie sereine et continue, mais un peu hésitante, un peu lente, parfois, dans ses manifestations extérieures, puis un certain désir de domination par dilettantisme...

La coupe des paupières est arquée, elle aussi, tandis que les yeux sont « rentrés », c'est-à-dire très légèrement renfoncés. De plus, la paupière supérieure recouvre sensiblement la prunelle — particularité propre à tout esprit sceptique ou finement railleur. Le regard, enfin, apparaît curieux, chercheur, fouilleur, incisif, avisé, ironiquement narquois. C'est bien le regard du chat. Il en possède la fixité paisible, méditative, flegmatiquement interrogeante. En vérité, ces yeux se plaisent à contempler le geste perpétuellement changeant et varié des êtres et des choses. Ils se délectent à saisir les nuances fugitives, les détails infimes, cocasses ou ridicules, les illogismes et les invraisemblances, quelquefois saugrenus, et les farces, pas toujours drôles, de cette mouvante fantasmagorie que nous appelons la vie. Ces yeux qui observent, sourient, s'amusent et *critiquent pour le plaisir*, sont remplis d'indulgence à la fois bienveillante et sarcastique.

Le nez, très droit, à narines bien vivantes, souples, d'arête large et forte, de racine puissante, n'a que le petit défaut de paraître un peu court et imperceptiblement aplati sur les parois latérales inférieures.

Essentiellement flaireur, fureteur, argumenteur, ce nez est doué d'un grand bon sens et possède au suprême degré le génie de la contradiction spirituelle et *pince-sans-rire*. Quand il n'a plus d'argument il en a encore, et saurait, au besoin, démontrer, clair comme le jour, que deux et deux pourraient bien ne pas faire toujours quatre...

La bouche, elle, n'est vraiment pas ordinaire. Extrêmement significative, elle se révèle même un peu inquiétante par son étrange complexité. Les lèvres, pleines et charnues, vibrantes, fortement modelées, sont azymétriques de dessin et se joignent irrégulièrement. Pourtant, le rictus — l'*expression stable* — demeure sans amertume, très fin, doucement énigmatique. Cette bouche exprime un solide fond de bonté concentrée, refoulée. Elle est à la fois sensuelle et gourmande, capricieuse, et sait charmer autant par ses câlineries affectueuses et enjouées que par sa causticité mordante. Toutefois, la façon azymétrique dont le côté droit de la lèvre inférieure se pousse en avant pourrait laisser soupçonner un léger brin de sadisme intellectuel et des tendances *acqvises* à rire de bien des choses — pour s'éviter, souvent, d'avoir à en pleurer.

Le menton se devine avancé, relativement court, assez pointu, mais d'un pointu arrondi et saillant. Ainsi fait, il s'accorde avec la bouche pour dénoncer une mentalité extrêmement compliquée, ferme, tenace, opiniâtre, dans l'accomplissement raisonné d'une résolution prise, mais fugace, changeante et déroutante dans l'expression superficielle et spontanée d'une idée ou d'un sentiment.

Bien dessiné, de forme suffisamment angulaire, le maxillaire n'est cependant pas très accusé. Il indique une puissance de combativité variable et intermittente, agressive par saccades seulement.

Sous la chair, plutôt abondante, mais nerveuse et mobile des joues, l'arcade zygomatique s'affirme hardiment en largeur, avec des pommettes élégamment arrondies. Elle fait présager, en même temps qu'une excessive impressionnabilité psychique, beaucoup de sang froid et l'habitude morale de dominer vite désirs et sensations, afin de n'en laisser paraître que juste ce qu'il convient.

Le cou, de ligne nette et flexible, mais plutôt très court, annonce une solide force de résistance, puis une endurance physique et une persistance au travail remarquables, tandis que les oreilles, de bonne grandeur moyenne, un peu éloignées de la tête, mais bien ourlées et très accidentées dans les reliefs intérieurs, décèlent une mémoire étonnante, des mouvements de brusquerie et de subites colères, assez de malice taquine, un léger penchant à la ruse et quelque dissimulation.

Par la façon broussailleuse et « j'm'enfichiste » dont ils se redressent, les cheveux, souples et fins, accusent une extrême indépendance de caractère.

M. Jules Lemaître paraît être un nerveux-bilieux-lymphatique, très légèrement sanguin. Ce tempérament physiologique fort complexe peut être très favorable au point de vue santé et longévité. Toutefois, il craint les surmenages trop prolongés. Mais, d'autre part, il distingue souvent les individualités hors de pair capables de vastes conceptions et douées pour les mener à bonne réussite.

Chez M. Jules Lemaître, les deux lignes qui partent du coin intérieur des yeux pour se diriger vers les pommettes, puis les gonflements sous-orbitaires très ridés, nous informent qu'il y eut, plus d'une fois déjà, arrêt du bon fonctionnement de la machine organique. Actuellement, le foie, voire les reins, manquent de correction, de temps en temps, dans leurs procédés et l'estomac ne se conduit pas toujours avec une parfaite loyauté. Il y a encore, par ci, par là, des tendances aux migraines fréquentes, des crises de prostration neurasthénique. Bref, il n'est que temps de surveiller ça...

D'un autre côté, les deux plis qui descendent des narines aux coins de la bouche, puis les rides du front, à la vérité bien horizontales, mais coupées et rajustées, racontent une existence fort mouvementée, divisée en quatre phases principales et qui fut, tout d'abord, pénible et rudement saccadée avant de se faire chanceuse et brillante.

Et c'est, je pense, pour avoir longuement savouré le fruit amer de l'expérience acquise que l'auteur des « Portraits contemporains » prétend qu'en toute chose *il y a du pour et du contre...*

GÉNIA LIOUBOW

L'IMAGE DU CHRIST VISIBLE

sur le Saint-Suaire de Turin

Nos lecteurs sont au courant de ce qu'on pourrait appeler « la question du Saint-Suaire de Turin ». Elle a fait couler beaucoup d'encre depuis quelques années. Pourtant cette encre, en France du moins, n'avait pas coulé dans la grande presse. Elle n'avait guère noirci que le papier des revues catholiques et celui des journaux spéciaux.

Depuis quelques jours, tous les quotidiens se sont mis à étudier ce curieux problème, à la suite d'une communication qu'a faite à l'Académie des sciences, dans la séance du 21 avril, M. le docteur Yves Delage, professeur de zoologie à la Sorbonne, au nom de M. Paul Vignon, docteur ès-sciences, préparateur de zoologie à la Sorbonne.

On nous saura sans doute gré, à propos de cette communication, de rappeler brièvement les faits et de résumer les études de M. Paul Vignon.

Le Saint-Suaire de Turin est une grande étoffe de lin longue de 4 m. 10, large de 1 m. 40, jaunie par le temps, très endommagée par un incendie qui a eu lieu en 1532. Cette étoffe passe pour avoir servi de linceul au Christ. On y distingue, sous forme de taches brunes, deux silhouettes humaines vues l'une de face, l'autre de dos et s'opposant par les deux têtes. Cette étoffe est la propriété de la Maison Royale de Savoie depuis le milieu du XVe siècle. Elle est connue en Europe depuis 1353. On considérait comme simplement possible que ce Suaire fût le même que le linceul attribué au Christ et conservé à Byzance dans la chapelle des Empereurs, Suaire sur lequel les traits du Christ étaient également reproduits. A la suite des recherches nouvelles dont nous allons parler, cette possibilité est devenue presque une certitude, et surtout il est scientifiquement démontré que le Suaire de Turin est authentique.

Le Suaire de Turin, très rare, et retiré de sa châsse (six fois seulement au XIXe siècle), était à peu près oublié, quand on le photographia en 1898, à l'occasion d'une exposition de l'art sacré.

C'est alors qu'on s'aperçut que les images étaient modelées en négatif sur l'étoffe. Le cliché, *négatif de ce négatif*, montrait un fort beau portrait.

A la suite de cette constatation, des polémiques ardentes s'engagèrent. Les uns soutinrent que ces images extraordinaires et même uniques étaient surnaturelles ; les autres, sans beaucoup se soucier des images elles-mêmes, mais en se fondant sur une histoire fort embrouillée qui remonte au XIVe siècle, affirmèrent que le Suaire portait une vulgaire peinture, datant de 1353.

Les photographies superbes, prises en 1898, par M. le chevalier Secondo Hia, avocat bien connu à Turin pour son talent de photographe, tombèrent, il y a dix-huit mois, entre les mains de M. Vignon, qui reconnut aussitôt l'intérêt exceptionnel du problème.

L'étoffe de Turin n'étant pas accessible, il fallait avant tout éprouver la valeur scientifique des photographies de 1898. M. Vignon les authentifia avec certitude. Il s'aida d'une photographie instantanée, prise à la dérobée par un assistant, au moment de l'ostension, photographie sur laquelle le Suaire était visible au milieu des objets environnants. Il rechercha et

étudia minutieusement les copies et les descriptions du Suaire, échelonnées depuis 1375 jusqu'à l'époque actuelle : on a toujours vu sur l'étoffe ce que nous voyons sur les photographies ; mais on ne comprenait pas la signification de ces images, on les a fort inexactement copiées. Nul ne pourrait même les déchiffrer sans s'aider d'un appareil photographique ; par suite, nul n'aurait pu les inventer.

M. Vignon tint à s'assurer qu'au point de vue esthétique, les images du Suaire, une fois transposées par l'appareil photographique, ne dérivaient d'aucune œuvre picturale déterminée, et surtout qu'elles ne se rattachaient nullement à l'art du moyen-âge. En réalité, le portrait du Suaire, par son expression puissante, est très supérieur aux œuvres du moyen-âge, jusqu'au XVe siècle ; et même il restitue la physionomie morale du Christ, telle que la tradition l'a fait connaître, d'une façon beaucoup plus complète que ne le font les œuvres des plus grands maîtres des XVe et XVIe siècles, ou des époques ultérieures.

On voit que le problème présentait un intérêt considérable. Il fallait le résoudre.

Dans une première série de recherches, M. Vignon renversa définitivement toutes les hypothèses présentées jusqu'ici par ceux qui voulaient à toute force que les images du Suaire fussent des peintures.

On avait nié qu'elles ne fussent modelées en négatif : le fait est évident ; en outre, les images n'ont pas pu être peintes en négatif. On aurait pu croire qu'il ne s'agissait que d'une peinture banale, transformée ultérieurement en un négatif par une altération chimique : la chose est impossible.

D'ailleurs les images sont infiniment supérieures, au point de vue anatomique, à ce qu'on pouvait faire au moyen-âge et elles répondent à toutes les conditions géométriques des empreintes.

Nous ne sommes donc pas en présence d'une œuvre picturale : le drap a gardé réellement l'impression d'un corps.

Toutefois il n'est pas question de ces empreintes grossières qu'on peut obtenir par simple contact en enduisant un cadavre de sanguine et en appliquant une toile sur ce cadavre.

Non, la chose est bien plus curieuse : les images se sont faites en vertu de phénomènes que la science analyse avec exactitude aujourd'hui et que les hommes des époques antérieures ne pouvaient même pas soupçonner. C'est ainsi que M. Vignon reconnut qu'il s'agissait d'une action physique qui avait été en s'affaiblissant à mesure que l'écart croissait entre le corps et le drap. Voilà pourquoi les images ont un modelé interverti, les reliefs y étant beaucoup plus accentués sur les creux.

Que signifient ces images singulières que nous savons déchiffrer aujourd'hui, mais dont on n'avait pas jusqu'ici réalisé l'équivalent et que nul faussaire n'aurait su produire au moyen-âge ?

Quel est l'homme qui a produit ces empreintes et dans quel état, sans doute bien exceptionnel, se trouvait donc son cadavre ?

Eh bien, l'homme, selon M. Vignon, n'est autre que le Christ.

Sur les images, on distingue tous ses stigmates caractéristiques. Ils sont reproduits avec un réalisme si extraordinaire que nul peintre n'aurait su faire aussi bien. Ils sont disposés de telle façon que nul fraudeur ne se serait cru permis de les représenter de la sorte. Quelques exemples : les plaies des mains sont dans les poignets, la plaie du côté est à gauche parce que les empreintes font passer les détails d'un corps de la droite à la gauche ; non seulement le Christ est nu (chose inconvenante), mais il est flagellé jusque sur les parties charnues.

Ce sont donc les conditions de l'ensevelissement du Christ qu'il fallait étudier. Cette nouvelle étude s'est prêtée à des vérifications très précises, tant expérimentales qu'historiques. Elle a été effectuée avec le concours de M. le commandant Colson, répétiteur de physique à l'Ecole Polytechnique.

Tout d'abord, ces messieurs ont reconnu, en s'adressant aux vapeurs de zinc et à la plaque photographique, que toute substance, émettant avec lenteur et régularité des vapeurs capables d'agir chimiquement sur un écran convenable, produirait des images négatives équivalentes à celle du Suaire.

Cette vérification faite, ces messieurs se sont placés dans les conditions physiologiques et chimiques dans lesquelles se trouvait le cadavre du Christ. Sachant que l'aloès avait été employé lors de l'ensevelissement du Christ, ils ont fait agir, sur des linges imprégnés d'une mixture d'huile et d'aloès, les vapeurs ammoniacales provenant de la fermentation de l'urée, que contient en grande abondance la sueur fébrile ; tout homme mort après de longues souffrances aura émis une pareille sueur. Eh bien, les vapeurs ammoniacales brunissent la mixture d'aloès en donnant un teint rougeâtre identique à celle qu'on voit sur le Suaire, teinte qui rappelle celle du sang séché ancien. Ces vapeurs donnent des images négatives tout comme les vapeurs de zinc.

L'accord avec les circonstances historiques de l'ensevelissement est d'une précision inouïe : il était nécessaire que le cadavre ne fût ni lavé, ni oint, ni serré dans les bandelettes ; or, il ressort de la lecture

du texte original des Evangiles qu'il en fut bien ainsi. Il était nécessaire que le corps ne restât pas dans son linceul assez longtemps pour se décomposer : or, chacun, quelles que soient ses opinions religieuses, sait que, le dimanche de Pâques, le tombeau était vide.

Ainsi donc, dans les recherches auxquelles le Suaire a donné lieu, tout concorde : nous savons pourquoi les images sont des négatifs, pourquoi elles ont l'aspect du sang ancien et nous savons même pourquoi, dans aucune sépulture orientale, on n'a trouvé d'image de ce genre sur des linceuls. Jamais les circonstances exceptionnelles que nous venons d'indiquer ne se sont trouvées réalisées par hasard ou intentionnellement. Dans une tombe, on trouve soit un cadavre momifié, soit un squelette. La momie ne peut pas donner d'images ; le cadavre putréfié, si par hasard il avait été dans les conditions voulues pour en produire, les aurait détruites lui-même au moment de sa décomposition.

Notre exposé ne serait pas complet, si nous n'ajoutions pas que la thèse qui a été présentée à l'Académie des sciences a soulevé déjà quelques objections de fait.

La plus piquante est assurément celle qu'a formulée en ces termes un lecteur du *Matin* :

Monsieur le Directeur,

Il ne sera pas sans intérêt, à l'occasion de la savante discussion dont ce Saint-Suaire du Turin a été l'objet à l'Académie des sciences, de rappeler que, depuis plus de trois siècles, le Saint-Suaire que vénère l'Eglise catholique n'existe plus. Nous en avons pour garant Rabelais, qui nous raconte dans le premier livre de Gargantua, au chapitre 27, que lorsque le frère Jean des Entommeures secoua, de si belle façon, les mécréants qui vendangeaient les vignes de son couvent. « *Les uns*, dit-il, *se vouoient à Sainct-Jacques, les autres au Saint-Suaire de Chambéry, mais il brusla trois mois après, si bien qu'on n'en put saulver un seul brin.* »

L'indication est trop précise et trop nette pour ne pas rappeler un événement historique en dehors de toute contestation.

Si donc le Saint-Suaire de Chambéry a été détruit, celui de Turin ne peut être que d'une modernité bien compromettante pour les travaux des savants professeurs qui ne le connaissent, du reste, que par les photographes. »

Veuillez croire à mes sentiments distingués,

FRANCK PUAUX

22 avril 1902.

J'ai eu la curiosité de me reporter au texte. Le passage cité est parfaitement exact.

Mais à cette citation de Rabelais un autre lecteur du *Matin* répond par la lettre suivante qui est un document paraissant mériter, lui aussi, d'être pris en considération :

Monsieur le Directeur,

Il est exact que, comme le dit M. Puaux, il y eut un incendie à la Sainte-Chapelle de Chambéry. La date exacte de cet incendie est le 4 décembre 1532. La précieuse relique faillit périr, mais fut, dit-on, sauvée de la destruction par le dévouement d'un gentilhomme. Néanmoins, dit M. Ulysse Chevalier, des doutes circulèrent sur l'authencitité du suaire présenté ensuite à la dévotion des fidèles. A la demande du duc de Savoie Charles III, le pape Clément VII commit, le 8 avril 1534, son légat, le cardinal Louis de Gorrevod, pour procéder à la vérification du suaire : la reconnaissance officielle eut lieu le 15 suivant.

Ajoutons que le suaire fut transporté, en 1578, à Turin et que le témoignage si curieux de Rabelais a été déjà invoqué il y a plusieurs années par M. de Mely et, tout récemment, par M. Ulysse Chevalier.

Croyez à l'assurance de mon dévouement.

SEYMOUR DE RICCI.

Pour un autre, l'authenticité du Saint-Suaire ne fait pas de doute :

Monsieur le Rédacteur en chef du *Matin*,

Trouvant dans votre numéro de ce jour l'insertion d'une lettre relative au Saint Suaire de Turin et citant une autre relique de cette nature, qui aurait existé à Chambéry, suivant Rabelais (autorité assurément *incontestable*), je crois devoir vous transmettre de mon côté une communication et deux remarques (abondance de biens ne nuit pas). La communication est d'abord celle-ci :

Il existe également en France un « Saint-Suaire ». Ce Saint-Suaire est déposé dans la chapelle dite précisément du Saint-Suaire, dans la magnifique cathédrale Saint-Jean, de Besançon.

Si mes souvenirs sont exacts, l'histoire locale prétendrait que ce fut dans ce linge sacré que la Vierge reçut au pied de la croix le corps du Sauveur.

La première des deux remarques que j'ai faites découle précisément de cette dernière considération qu'il y eut plusieurs suaires employés aux divers actes de l'ensevelissement du Christ et que la connexité de leur existence, en tant que reliques, n'implique nullement le doute sur leur authenticité.

La seconde de mes remarques se rapporte à l'opinion émise par un académicien et contestant la vérité d'origine de l'image qu'il attribuerait à un peintre faussaire du moyen-âge, lequel en aurait confessé l'acte à un évêque de Troyes.

Admettons pour un instant le faux. Je dis alors que l'inspiration de ce faux est un miracle autrement difficile à expliquer que la réalité même de l'origine de l'image. En effet, le peintre a peint une image *négative* demeurée, par cela même, ignorée, en tant que signification, jusqu'à l'époque contemporaine où le hasard d'une opération photographique l'a fait découvrir.

Alors !...

Alors, ce peintre du XIIIe ou du XIVe siècle avait donc prévu la photographie?

P. MONTJOYE,
publiciste,
103, rue des Carbonnets, Bois-Colombes.

Un autre lecteur se fonde sur les Evangiles pour révoquer en doute l'authenticité du suaire du Christ :

Paris, 25 avril 1902.

Monsieur,

Je me permets de vous soumettre mon opinion qui pourra peut-être intéresser ceux de vos lecteurs qui s'occupent aujourd'hui de la question du Saint-Suaire de Turin.

Je crois que ce Saint-Suaire n'est pas celui de Jésus-Christ, car, d'après les Evangiles Saint-Jean, chapitre XX, versets 6 et 7, il est dit :

« Mais Simon Pierre qui le suivait, étant arrivé, « entra dans le sépulcre et vit les bandelettes qui « étaient à terre, et le suaire qu'on lui avait mis sur « la tête, *lequel n'était pas avec les autres linges, mais* « *plié dans un endroit à part.* »

Or, le suaire qu'on nous présente est d'un seul morceau, l'empreinte de la tête faisant suite à celle du corps, en contradiction absolue avec le texte sacré.

Veuillez agréer, monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

UN PROTESTANT.

Tel est, rapidement résumé, l'état actuel de la question. Ceux de nos lecteurs qui seraient curieux de plus amples détails les trouveront dans l'ouvrage de M. Paul Vignon que la librairie Masson met aujourd'hui même en vente, sous ce titre : *Le Linceul du Christ.*

G. M.

INFLUENCE DES CYCLES ASTRAUX SUR les événements historiques (1)

Dans un précédent article nous avons établi l'existence d'un certain nombre de périodes astrales, à la fin desquelles les principaux astres du système solaire se retrouvent dans les mêmes positions, réciproquement et dans le ciel. Le tableau suivant résume les résultats obtenus :

Valeur moyenne de la période	Astres qui la composent :				
19 ans	Soleil,	Lune.			
37 »	Soleil,	Lune,	Jupiter.		
58 »	Soleil,	Lune,	Jupiter,	Saturne.	
117 »	»	»	»	»	
175 »	»	»	»	»	
347 »	»	»	»	»	
1007 »	Soleil,	Lune,	Jupiter,	Saturne,	Uranus
2014 »	»	»	»	»	»

(1) Voir le numéro du 1er avril.

Si l'influence de ces astres se fait sentir sur les événements humains, on doit trouver, dans l'histoire, des périodes cycliques correspondant aux précédentes périodes astrales.

Nous allons montrer, par quelques exemples, qu'en effet on trouve réellement dans l histoire des peuples, et en particulier dans l'histoire de France, la marque des cycles précédents, et que les principaux événements historiques se rattachent les uns aux autres à l'aide des périodes astrales.

Nous ne pouvons entrer ici dans une énumération complète et détaillée ; nous nous bornerons à citer quelques exemples relatifs à chacun des cycles principaux. Nous commencerons par les plus longs.

Cycles de 1007 ans et de 2014 ans

Appliquons ces cycles à l'histoire de l'homme le plus extraordinaire de son temps, celui dont l'influence dominante s'est fait sentir sur tout le siècle qui vient de s'écouler ; c'est-à-dire à l'histoire de l'empereur Napoléon Ier, l'homme prédestiné comme on l'a souvent désigné.

Appliquons, par exemple, le cycle de 1007 ans en moyenne (exactement 1002 à 1010 ans) au grand fait historique de sa nomination comme empereur. Nous tomberons en plein sur l'époque du couronnement de l'empereur Charlemagne.

	Dates	Différence
Charlemagne, empereur en l'an..	800	1004 ans
Napoléon, empereur en l'an....	1804	

On voit qu'à partir de l'an 800, date du couronnement de l'empereur Charlemagne, le cycle de 1002 à 1010 ans ramène exactement le couronnement de l'empereur Napoléon, 1.004 ans après. La coïncidence est parfaite.

Si l'on compare les dates de la mort de ces deux empereurs, la relation s'applique également bien :

	Dates	Différence
Mort de Charlemagne.........	814	1007 ans
Mort de Napoléon...............	1821	

Cette fois, on tombe même rigoureusement sur 1007 ans, juste la valeur moyenne des cycles de tous les astres considérés.

Napoléon doit donc légitimement être considéré comme la répétition de Charlemagne. Et en effet, quand on les compare, on est frappé des points nombreux de similitude qui existent entre eux. Grands guerriers tous deux, et non moins grands organisateurs. Empereurs tout-puissants, dominant sur la majeure partie de l'Europe. Ayant porté leurs armes en Italie, en Espagne, et jusqu'au fond de l'Allemagne. Tous deux sacrés empereurs

par le pape lui-même. Tous deux, rois d'Italie, ayant coiffé la couronne de fer. Enfin tous deux, grands législateurs, laissant après eux des lois qui régirent le monde cent ans encore après leur mort : les Capitulaires de Charlemagne et le Code Napoléon. La similitude est extraordinaire.

Cependant une différence existe entre ces deux grands hommes : Charlemagne, né sur le trône, est mort sur le trône, et n'a pas connu les revers. Napoléon, né loin du trône, après une fortune éclatante, mais éphémère, a subi désastres sur désastres, et a terminé sa vie en exil.

Sa puissance, nous venons de voir qu'il l'a tenue de la répétition de la période carlovingienne ; ses malheurs et son génie militaire, il les doit à la période antérieure, correspondant au cycle de 2.014 ans, qui remonte exactement à Annibal.

Frappante aussi est, sur de nombreux points, la similitude entre les deux grandes figures d'Annibal et de Napoléon. Toute l'histoire d'Annibal tient entre les années 218 avant Jésus-Christ, date de son entrée en Italie, et 201, date de la chute de Carthage ; ce qui correspond à une durée de 17 ans. Or, à cette épopée de 17 ans correspond exactement, 2.014 ans après, l'épopée napoléonienne qui a duré sensiblement 18 ans. Comparons les dates ainsi que celles de la naissance :

	Dates	Différence
Naissance d'Annibal	247	2016 ans
Naissance de Napoléon	1769	
Annibal pénètre en Italie	218	2014 ans
Napoléon Bonaparte, général en chef de l'armée d'Italie	1796	
Revers d'Annibal (chute de Carthage, exil)	201	2015 ans
Revers de Napoléon (chute et exil)	1814	

On voit avec quelle précision l'histoire de Napoléon correspond comme date et comme durée à l'histoire d'Annibal.

Il est possible à présent de faire, d'une façon très exacte, la synthèse de l'épopée napoléonienne. Napoléon fut le résultat de la répétition des deux périodes antérieures correspondant aux cycles de 1.007 ans et de 2.014 ans. Il peut être considéré comme la reproduction, la combinaison d'Annibal et de Charlemagne.

Il dut sa toute puissance à la répétition de Charlemagne ; il dut son génie militaire, ses revers et son exil à la répétition d'Annibal.

Cycle de 347 ans environ (exactement 342 à 354)

On peut rapporter à ce cycle toute une série de grands faits historiques. Cette période de 347 ans paraît être l'une des plus importantes : les plus graves événements, qui ont modifié la vie et les relations des peuples, y correspondent à tel point qu'on pourrait fractionner l'histoire, depuis la chute de l'empire romain, par périodes de 347 ans, et qu'elle se trouverait ainsi partagée en périodes naturelles, correspondant aux grandes divisions historiques :

	Dates	Différence
Grandes invasions des barbares. Chute de l'empire romain	406	346 ans
Chute des Mérovingiens. Avènement des Carlovingiens	752	347 ans
Première croisade. Prise de Jérusalem	1099	354 ans
Fin de la guerre de Cent ans. Prise de Constantinople	1453	340 ans
Révolution française	1793	

Ces faits historiques sont incontestablement les plus importants qui aient eu lieu pendant cette longue suite de siècles. On peut voir que la séparation par périodes de 347 ans est nettement indiquée. L'avant-dernier nombre est un peu fort; le dernier est un peu faible ; la moyenne donne juste 347. Si l'on fait la moyenne générale, on trouve aussi sensiblement 347 ans pour valeur de la période historique (exactement 346,7). Il est curieux même de noter à cet égard que la moyenne exacte des cycles astraux, dans le cas qui nous occupe, est 346,6, c'est-à-dire un nombre identique à celui de la période historique. On dirait la précision d'un problème de mathématiques.

Cycle de 175 ans (exactement 171 à 178)

Nous serons bref sur l'application de cette période qui ne paraît pas importante. On peut cependant lui rapporter le cycle des croisades :

	Dates	Différence
Première croisade	1095	175 ans
Dernière croisade	1270	

On voit que la concordance est excellente. Ce cycle paraît constituer un cycle fermé. Nous étudierons ce genre de cycles plus en détail dans la période suivante.

Cycle de 117 ans (exactement 114 à 118)

Cette période est très intéressante. Elle semble se réaliser fréquemment avec cette particularité qu'elle constituerait un cycle fermé. Voici ce qu'il convient d'entendre par là : supposons qu'un certain événement se produise à une certaine époque. Il pourra durer ou exercer une influence pendant un certain temps ; mais 117 ans après se produira un événement analogue qui clôturera les questions, les difficultés ou les rivalités soulevées par le premier événement.

Les deux exemples suivants, qui sont bien caracté-

risés, permettront de saisir avec facilité cette notion des cycles fermés. Ces deux exemples sont : 1° les guerres puniques ; 2° la guerre de Cent ans.

Considérons d'abord l'histoire de la lutte entre les Romains et les Carthaginois Les hostilités débutent en l'an 264 avant Jésus-Christ et se terminent définitivement en l'an 146 ; comparons ces dates :

	Dates	Différence
Début des guerres puniques........	264	118 ans
Fin des guerres puniques..........	146	

On voit que la durée totale de la lutte correspond parfaitement bien à la période astrale de 117 ans environ (114 à 118).

Examinons cette période au point de vue de la notion des cycles fermés. En l'an 264 avant Jésus-Christ commence la lutte entre les deux peuples rivaux, lutte qui dure avec des alternatives et des péripéties diverses pendant plus d'un siècle. Enfin, 118 ans après le début, le cycle se ferme, la lutte prend fin par la destruction complète de Carthage en l'an 146.

On pourrait même ici chercher à décomposer l'influence des astres ; on pourrait peut-être chercher quelle a été l'influence spéciale des divers astres.

Le cycle de 117 ans se compose d'un cycle de 114 ans, dû à l'action luni-solaire, et de deux cycles de 118 ans, dus à l'action de Jupiter et de Saturne. Or, étudions ce qui s'est passé dans la troisième guerre punique. Les hostilités, qui avaient cessé depuis un certain temps, reprennent en l'an 149, début de la troisième guerre et se terminent définitivement en 146. Comparons ces dates à celles du début des guerres puniques en l'an 264.

	Différence
De 264 à 149.........................	115 ans
De 264 à 146.........................	118 ans

D'après cette manière d'analyser le phénomène, le début de la troisième guerre punique aurait été dû principalement à l'action luni-solaire, et la terminaison définitive de la lutte, trois ans après, à l'action prépondérante de Jupiter et de Saturne.

Passons maintenant à l'examen de la guerre de Cent ans entre les Anglais et les Français. Cette guerre a débuté en l'an 1336 et s'est terminée en l'an 1453. Comparons ces dates :

	Dates	Différence
Début de la guerre de Cent ans...	1336	117 ans
Fin de la guerre de Cent ans.....	1453	

On voit que cette célèbre lutte, dans laquelle s'est jouée la destinée de la France, correspond exactement à la période cyclique de 117 ans. La concordance est rigoureuse.

Ici encore on a affaire à un cycle fermé. La lutte a débuté en 1336 ; elle a duré, avec des alternatives diverses, pendant plus d'un siècle ; et 117 ans après, le cycle s'est fermé, la lutte s'est terminée par l'expulsion définitive des Anglais. L'analogie avec l'histoire des guerres puniques est frappante.

On peut même ici encore essayer une étude détaillée de l'action des astres, analogue à celle que nous avons faite ci-dessus pour la troisième guerre punique. La guerre avec les Anglais, assoupie depuis quelques années, reprit de plus belle en 1449 et 1450, pour se terminer définitivement en 1453. Comparons ces dates à celles du début de la guerre en 1336.

	Différence
De 1336 à 1449......................	113 ans
De 1336 à 1453......................	117 ans

La reprise des hostilités a eu lieu au bout d'une période de 113 à 114 ans, qui correspond au cycle luni-solaire de 114 ans, tandis que la fin des hostilités correspond à une période de 117 ans, plus directement influencée par Jupiter et Saturne (cycle de 118 ans).

Cycle de 58 ans environ (exactement 57 à 59)

Les couples d'événements historiques analogues, séparés par des intervalles de 57 à 59 ans, sont nombreux. Citons, par exemple, ceux qui se rattachent à la guerre de 1870. En remontant en arrière de 57 ans, on tombe sur les désastres de Napoléon. Si on remonte encore en arrière d'une même quantité, on tombe sur la guerre de Prusse et la défaite de Rosbach :

	Dates	Différence
Guerre franco-allemande....	1870-1871	57 ans
Bataille de Leipsick. Campagne de France......	1813-1814	
Guerre de Prusse. Bataille de Rosbach............	1756-1757	57 ans

L'ensemble formerait un cycle de 114 ans se rattachant à la période précédente. Il existe des couples de batailles, séparées par des intervalles de 58 ans environ, qui sont particulièrement intéressants à étudier ; ces batailles présentent de telles analogies que leurs péripéties, leurs particularités sont les mêmes. Citons par exemple :

	Dates	Différence
Bataille de Poitiers............	1356	59 ans
Bataille d'Azincourt............	1415	

Citons encore les batailles de Marengo et de Magenta. Il est impossible de concevoir deux batailles plus semblables. Toutes deux en Italie, dans des localités voisines, toutes deux entre Autrichiens et Français, toutes deux perdues par les Français au début de la journée, rétablies et gagnées sur le soir par l'ar-

rivée d'un corps d'armée au son du canon. La similitude est parfaite. Comparons leurs dates :

	Dates	Différence
Bataille de Marengo	1800	59 ans
Bataille de Magenta	1859	

Examinons les diverses péripéties de la lutte entre les protestants et les catholiques en France. Comparons, par exemple, les trois événements les plus funestes aux protestants :

	Dates	Différence
Massacre de la Saint-Barthélemy	1572	56 ans
Prise de la Rochelle	1628	57 ans
Révocation de l'édit de Nantes	1685	

L'ensemble donnerait une période de 113 ans qui se rattacherait encore au cycle précédent, surtout si l'on tient compte des guerres de religion antérieures à la Saint-Barthélemy.

Comparons encore les deux révolutions françaises les plus caractérisées et les plus violentes :

	Dates.	Différence
Première révolution	1789	59 ans
Deuxième révolution	1848	

On voit que l'influence de ce cycle sur des faits historiques concrets et caractérisés paraît bien manifeste.

Il convient de signaler un autre genre d'application de cette période de 57 à 59 ans, c'est son application à la vie des individus. Il est clair, par leur durée même, que les grands cycles dépassant cent années ne pouvaient pas s'appliquer à la vie d'un homme. Ce cycle de 57 à 59 ans devient applicable.

On peut signaler à cet égard une relation intéressante relative aux assassinats politiques. Si l'on examine l'âge où les divers chefs d'État ont été assassinés, on constate que la grande majorité a été tuée entre 56 et 58 ans.

	Naissance	Mort	Différence
Jules César	101	44	57 ans
Henri IV	1553	1610	57 »
Lincoln	1809	1865	56 »
Carnot	1837	1894	57 »
Humbert Ier	1844	1900	56 »
Mac-Kinley	1844	1901	57 »

On peut y ajouter Félix Faure, qui a presque certainement été empoisonné :

Félix Faure	1841	1899	58 »

Il existe cependant quelques assassinats qui ne s'accordent pas avec cette loi, mais ils sont plus rares malgré la diversité des âges possibles. Il convient de les citer en comparaison :

	Naissance	Mort	Différence
Henri III	1551	1589	38 ans
Paul Ier de Russie	1754	1801	47 »
Alexandre II de Russie	1818	1881	63 »
Gordfield	1831	1881	50 »

Si on compare ces deux tableaux, on remarque que l'influence astrale paraît s'appliquer d'autant mieux que la personnalité est plus importante. Ainsi elle s'applique à Henri IV, grande personnalité ; elle ne s'applique pas à Henri III, individu sans valeur et sans importance. Il en est de même pour les présidents américains ; elle s'applique à Lincoln et à Mac-Kinley, grandes personnalités ; elle ne s'applique pas à Gordfield, individualité secondaire, qui d'ailleurs a été frappé pour une cause privée et non pour une cause générale et politique.

Nous arrêtons là ces comparaisons. Les cycles de 19 ans et de 38 ans sont moins importants que les précédents pour l'histoire des nations. Leur influence est faible. Ils laissent un trop grand nombre d'astres indéterminés, en dehors de ceux considérés. Ces cycles paraissent s'appliquer beaucoup mieux à la vie des hommes qu'à celle des nations. Le cycle luni-solaire de 19 ans en particulier y est souvent tracé d'une façon remarquable. Si l'on dresse un tableau détaillé de la vie d'une personne, on retrouve souvent la tendance des mêmes événements à se reproduire après dix-neuf ans d'intervalle. Ces événements peuvent s'arrêter en route et finalement ne pas aboutir, mais, même dans ce cas, on retrouve fréquemment la tendance au phénomène qui n'a pas pu réussir.

Nous chercherons prochainement à appliquer les notions que nous avons acquises sur les influences astrales, à la prévision de quelques événements futurs, et en particulier à la date de la prochaine révolution.

NÉBO

EXPÉRIENCES ET CURIOSITÉS

COMMUNICATION DE M. A. LE MASSON : LA JEUNE PASTOURE ENSORCELÉE

Le Havre, 24 avril 1902.

Monsieur Gaston Mery,
Directeur de l'*Echo du Merveilleux*, Paris.

Monsieur,

Je lis dans l'*Echo du Merveilleux* du 1er avril un curieux article intitulé : « Le Sorcier du Guindy ». Cet article me rappelle des faits analogues qui se sont passés dans une commune voisine de Minihy-Tréguier, où se trouve le village du Guindy, sur les bords de la rivière du même nom et dans cette même commune de Minihy-Tréguier.

Il y a de cela vingt-six ans, j'étais alors élève au petit séminaire de Tréguier et l'un de nos professeurs, M. l'abbé Le Dantec, aujourd'hui à Paris, rue de Vaugirard, dont vous avez eu occasion de parler dans la *Libre Parole*, nous racontait en classe les faits dont il avait été témoin à plusieurs reprises. Nous l'écoutions bouche bée, et, notre imagination de petits Bretons tant soit peu superstitieux aidant, nous étions saisis d'une émotion bien compréhensible.

Ces faits, qui mirent en émoi tout le pays d'alentour, se produisirent d'abord dans une ferme nommée Coat Guigour, située sur les limites de la commune de Langoat, sur les bords de la rivière du Jaudy, en face de la petite ville de La Roche-Derrien. Cette ferme se trouve à environ 5 kilomètres du village du Guindy cité plus haut et était habitée et exploitée par M. Jean-Marie Le Gac. Là, en plein jour, des échelles se soulevaient de terre et se promenaient dans l'aire à battre le blé, les pierres lancées dans la maison venaient frapper les meubles sans les endommager, il ne resta qu'une seule trace sur une armoire. Des coups pleuvaient sur les lits quand le personnel était couché, dans le grenier on entendait toute la nuit un vacarme infernal. Les vaches se détachaient dans l'étable. Un soir quelques notables des environs se rendirent à la ferme et allèrent dans l'étable munis de lanternes. Ils attachèrent à plusieurs reprises les vaches au moyen d'un licol, immédiatement une main invisible les détachait. De guerre lasse, ils s'en allèrent. Tout le personnel de la ferme, maîtres et domestiques, était terrorisé et ne savait où se tourner, sauf pourtant une jeune pâtoure qui vaquait à son service sans s'émouvoir de rien. Cette attitude fit penser qu'elle pouvait être un médium et on conseilla à M. Le Gac de la renvoyer, ce qui fut fait. Cette petite fille fut engagée par la suite dans une ferme nommée Parc ar Brun, en Minihy-Tréguier, distante d'un kilomètre du village du Guindy. Cette ferme borde la route nationale de Lannion à Tréguier et se trouve située au-dessous de la tour Saint-Michel, seul vestige d'une ancienne chapelle et qui sert de repère aux navigateurs entrant dans la pittoresque rivière de Tréguier. Dès l'arrivée de la jeune pâtoure, on constata à Parc ar brun les mêmes faits qu'à Coat Guigour. Elle fut renvoyée et disparut, je crois, du pays breton.

J'ai passé il y a quelques semaines non loin du Guindy. Je n'ai lu l'*Echo du Merveilleux* qu'en rentrant au Havre, car je n'aurais pas manqué d'aller constater de visu les faits que vous signale votre aimable correspondant.

Je serai trop heureux si ces histoires d'antan peuvent vous intéresser et vous prie, monsieur le Directeur, d'agréer l'assurance de ma parfaite considération.

A. Le Masson,
4, quai Lamblardie.

ÇA ET LA

Une cure de Mme de Mondétour

Mme de Mondétour continue la série de ses guérisons. Il nous en a été rapporté une tout à fait intéressante que nous publions avec l'autorisation de la mère du sujet guéri, qui habite à Paris, 8, rue d'Aboukir.

« A l'âge de trois ans, la jeune Claire Minour fit une chute qui amena un abcès derrière le cou, à la naissance de la colonne vertébrale. Malgré les soins dont elle fut entourée, l'enfant dépérit de jour en jour. Les anneaux de la colonne vertébrale s'étant soudés firent saillie, de telle sorte que l'enfant ne pouvait plus relever la tête ni la tourner à droite et à gauche. Le menton touchait presque la poitrine et le jeu des poumons était très gêné par le peu de développement de la cage thoracique.

« Les médecins ayant été unanimes à constater qu'il n'y avait aucun espoir de guérison, l'enfant fut admise, il y a quatre ans, dans un établissement d'incurables.

« Le lundi de Pâques sa mère l'amena à Mme de Mondétour. Devant témoins, Mme de Mondétour lui imposa simplement les mains sur la poitrine, sur le cou et sur la nuque : au bout d'une demi-heure environ, l'enfant releva complètement la tête et la tourna en tous sens comme à l'état normal.

« Quand on voulut rhabiller la petite fille, on dut desserrer le corset et le corsage devenus trop étroits par suite de la dilatation du buste, opérée sans craquement aucun, ni douleur au cours de la séance. »

Ce document est assez probant dans sa simplicité pour qu'il soit utile de le faire suivre d'aucun commentaire.

Marie-Catherine Caillet

Le *Bulletin* de la Police générale du 23 juillet 1814 contient ce paragraphe :

« Il y a à Thiel, près de Choisy-le-Roi, chez le sieur Castinet, une femme ou fille nommée *Marie-Catherine Caillet*, qui se dit inspirée. Elle a vu Dieu pendant plus de deux mois, elle connaît le passé et pourquoi il a eu lieu, elle connaît le présent et l'avenir, et pourquoi.

« Cette femme, par une demande du 19 juillet, sollicite une audience du ministre de l'Intérieur. »

Que sait-on de cette femme et de ses visions?

A TRAVERS LES REVUES

LA MAISON DE MARIE A ÉPHÈSE

La *Nouvelle Revue* du 1er mai publie un très intéressant article de M. Boyer d'Agen, sur la découverte de la maison de la Vierge, d'après les données d'une voyante allemande : Catherine Emmerich.

Après avoir raconté à la suite de quelles circonstances on se décida à se rendre au lieu indiqué par la voyante, M. Boyer d'Agen nous dit la stupéfaction des explorateurs en reconnaissant que tout était bien tel que l'avait annoncé Catherine Emmerich.

. . . .

Tout à coup, une pensée jaillit dans leur esprit.

Ce champ qu'ils viennent de traverser... cette ruine antique... ce nom qu'on lui donne de *Panaghia-Capouli* ou *Porte de la Très Sainte-Vierge*... ces rochers à pic... cette montagne derrière... cette mer en face... ? ? ? Quoi ! est-ce qu'ils seraient tombés, sans le savoir, sur la maison qu'ils cherchent ? L'émotion est vive. Vite, il se faut assurer. Catherine Emmerich dit que, du haut de la montagne qui abrite la maison, on doit apercevoir Ephèse d'un côté et, de l'autre, la mer, — et la mer *plus rapprochée qu'elle n'est d'Ephèse*. On oublie fatigue, chaleur, soif. On grimpe, on court, on arrive au sommet de la montagne. Plus de doute ! Voilà sur la droite Aya-Soulouck, le Prion et la plaine d'Ephèse qui l'entoure en fer-à-cheval. Et voici sur la gauche la mer, tout près, avec Samos en vue. Nos mathématiciens et géomètres avaient fini de rire. Leurs pieds respectueux marchaient sur des reliques. Comment de son village, d'où l'ignorante paysanne n'était jamais sortie, la sœur Emmerich avait-elle pu voir et décrire une topographie si exacte ?

Elle avait vu bien d'autres choses.

Et c'est maintenant pas à pas qu'il faut pénétrer dans la maison de la Vierge, le livre de la voyante à la main ; ou plutôt en prenant pour guide, de pièce en pièce, le rapport officiel que l'archevêque de Smyrne, Mgr Timoni, a rédigé de sa main après l'exploration qu'il a voulu faire lui-même le 1er décembre 1892. Oui c'était bien, dans ces ruines, l'emplacement exact de la maison décrite par la voyante. Trois corps de bâtisse en composaient l'ensemble. Au

milieu, le principal présentait trois pièces; la première, plus grande que les deux autres, et la dernière en hémicycle qui servit d'oratoire à la Vierge Marie. A gauche, on passait dans le deuxième corps de logis où était le vestiaire, encore enfoui dans la terre. A droite, on entrait dans la chambre à coucher où la Mère de Jésus avait eu sa couchette, fixée à la muraille par une planchette haute d'un pied et demi, — et à cette hauteur, on voit encore les trous des fers qui devaient la river.

Un vestibule carré précédait la maison, dont Catherine Emmerich ne parle pas dans sa vision ; comme si elle voulait donner plus de valeur à son récit, en ne tenant pas compte de cette construction que des experts ont depuis reconnue postérieure de plusieurs siècles à l'ancienne maison vraisemblablement habitée par la Vierge. Et, de la terrasse, les admirables paysages se déroulaient au loin, sur la plaine d'Ephèse : ici, le Prion, Aya-Soulouck, la mosquée de Sélim, le vieux château, le Bulbul Dag ; là, au bout du Coresus, les cultures d'Arvaïa, les forêts d'Ortygie et la grotte de Latone ; plus loin, les lacs Sélimusiens sur le Caystre, et, vers la grande mer, le port de Parnomos avec, au fond, Samos dont les rochers brillants sont des bancs de corail saignant à l'horizon où se devine Pathmos l'apocalyptique, Icarie l'idéale et l'harmonieuse Chio.

Cependant des élèves de l'Ecole d'Athènes se rendent sur les lieux, analysent ces ruines, les confrontent avec celles du Gymnase d'Ephèse, et en reconnaissent la complète identité. Or, le Gymnase d'Ephèse est, sciemment, indiscutablement, une construction romaine qui remonte au temps d'Auguste et de Jésus. Après les savants, les indifférents passent par là et, le livre de la Voyante en main, disent que *ce qu'ils ont lu, ils l'ont vu.* Telle est l'affirmation écrite et signée du lieutenant de vaisseau Chardon, commandant la *Fronde*. Telle est celle de M. Pinson, entrepositaire de la régie des tabacs à Smyrne ; celle de MM. Pinchon, de la Nazière et Avelot, élèves de l'Ecole des Beaux-Arts, de passage à Ephèse. Et ces derniers, non contents de signer une attestation conforme à celle de cent autres témoins, prennent, de la maison et de ses alentours, les croquis que nous possédons et que nous pourrions, au besoin, reproduire pour servir de commentaire à cet article.

. . . .

Ainsi, vers 1820, en Westphalie, une pauvre recluse du tout petit village de Dulmen qu'elle n'a jamais quitté pour un voyage quelconque, Catherine Emmerich de son vrai nom, vit comme une sainte et une anachorète dans sa chaumière. De son grabat où l'abstinence a cloué son corps sans force, ne comptant plus qu'avec son âme, qui, seule, palpite encore à travers les parois émaciées de la dépouille humaine, elle s'extériorise et n'existe plus que sur les lieux et dans les temps où Jésus et sa Mère vécurent. Un scribe intègre, Brentano veille au chevet de la voyante et écrit, sous sa dictée, toutes les choses qu'elle voit. La vie du Christ est son sujet qu'elle peint en détails innombrables, comme un peintre ferait de son modèle aux mille précisions, et son pinceau les accuse toutes. C'est à tel point, que l'ordre des choses anciennement admises en semble interverti, troublé, confondu. Croyait-on, depuis dix-huit cents ans, que le Golgotha était hors de Jérusalem ? Et voilà que, sur une affirmation de la voyante, les archéologues recherchent l'emplacement du Calvaire, relativement à l'ancienne Jérusalem que la ville nouvelle a englobée ; et ils reconnaissent avec le très véridique M de Champagny que le Golgotha, qui occupe aujourd'hui le centre de Jérusalem, était, en effet, du temps du Christ, placé hors de la ville.

La même Catherine Emmerich avait raconté, à l'encontre d'une tradition encore courante, que la Vierge Marie était morte, non à Jérusalem, mais à quelques lieues d'Ephèse, où l'on retrouvera tôt ou tard la maison que Jean l'Evangéliste lui bâtit et le tombeau que les apôtres lui creusèrent. Quelques prêtres français de la mission d'Ephèse aussi incrédules que curieux, se décident récemment à organiser une excursion scientifique vers le Bulbul-Dag, désigné par la visionnaire. Ils prennent pour guide de cette expédition folle, le chapitre même de la pauvre démente. Et que finissent-ils par découvrir, au point précis que Catherine Emmerich a indiqué, « à gauche de la route, lorsqu'on vient de Jérusalem, là où l'on voit Ephèse d'un côté, la mer de l'autre, et la mer plus rapprochée de ce lieu qu'elle n'est d'Ephèse » ? Les ruines d'une antique maison, dont le plan répond pièce par pièce aux chambres de la maison même de Marie, que la visionnaire décrit de chambre en chambre jusqu'en ses plus petits détails ! Que dis-je, les chambres ? Mais les soubassements mêmes répondent aussi exactement aux précisions qu'en accuse Catherine Emmerich, jusqu'en des affirmations apparemment contradictoires.

Ainsi la narration dit que la maison de la Vierge, « par derrière était ronde ou octogone ». Les deux termes s'excluant l'un l'autre, on cherche sur quelle assise souterraine est élevé l'hémicycle qui termine, en effet, la maison; et l'on trouve, en creusant, un parfait octogone qui sert de fondation à la construction circulaire de la chambre supérieure.

Nos explorateurs ne sont pas convaincus. Dans une deuxième exploration, ils amènent des élèves de l'Ecole de France à Athènes, qui analysent les ruines de la bâtisse et font remonter sa construction à l'époque où fut érigé, dans Ephèse, le fameux temple de Diane où saint Paul salua, pour la première fois, le « Dieu inconnu ».

Des marins seront peut-être meilleurs juges que des archéologues ; et le capitaine de la corvette *la Fronde*, en station à Smyrne, monte inspecter, le livre de Catherine en main, la prétendue maison de Marie ; or, il affirme que tout ce que l'écrivain a décrit, lui et ses hommes d'équipage l'ont vu sur les lieux mêmes. Pas un voyageur de marque, inscrit aux hôtels de Smyrne, qui ne soit invité à contrôler les faits et qui, l'exploration achevée, n'affirme sur le registre de la mission des Lazaristes que les faits sont conformes à l'écrit. Enfin, avec l'autorité diocésaine qui sanctionnera ces actes, Mgr Timoni, archevêque de Smyrne, se décide à faire l'ascension du Bulbul-Dag après laquelle, en un long procès-verbal, l'ordinaire conclut que « les ruines de Panaghia-Capouli sont vraiment les restes de la maison habitée par la Vierge Marie ».

Telle fut la vision de Catherine Emmerich. Telles sont les affirmations de ses juges sur les lieux mêmes. . . .

BOYER D'AGEN.

Le Gérant : GASTON MERY.

Imprimerie JEAN GAINCHE, 15, r. de Verneuil, Paris.
Téléphone 215-10